

GNOSE, MYSTICISME, DANTE

Comment ne pas penser au chanoine Rocca et à Vatican II ? L-H R¹.

E. AROUX

DANTE HÉRÉTIQUE RÉVOLUTIONNAIRE ET SOCIALISTE. RÉVÉLATIONS D'UN CATHOLIQUE SUR LE MOYEN-ÂGE. Paris Renouard 1854

p. 1 à 21 - L'HÉRÉSIE AU MOYEN AGE - PRÉCIS HISTORIQUE.

L'Église catholique était, au moyen âge, la pierre angulaire de l'édifice social ; après avoir sauvé la civilisation européenne, arrachée par elle à la barbarie, elle avait reconstitué l'ordre et s'était fait obéir des peuples et des rois ; le pontife, son chef, était reconnu par tous comme le représentant du principe d'autorité dans sa plus haute expression. Lorsque l'empire romain vint à s'écrouler sous le choc redoublé des hordes envahissantes, les populations, réduites à se défendre, à s'administrer elles-mêmes, faute de chefs et de magistrats, se pressèrent autour de leurs évêques, qu'ils investirent de tous les pouvoirs, et les pasteurs, se dévouant pour leur troupeau, qui se confiait en eux, suppléèrent au gouvernement qui n'était plus ; les conquérants eux-mêmes subirent l'influence de ces hommes pieux et les laissèrent investir de la double autorité que la force des choses avait mise entre leurs mains ; puis, l'ordre hiérarchique, depuis longtemps établi dans l'Église, imprima à la nouvelle organisation sociale l'unité, en la concentrant dans son chef visible. Dès le V^e siècle, elle se présente "comme une société indépendante, constituée, interposée entre les maîtres du monde, les possesseurs du pouvoir temporel d'une part et les peuples de l'autre, servant de lien entre eux et agissant sur tous" (Guizot, *histoire de la civilisation en France*, p. 133). Cette action était légitime, car elle était exercée par les plus dignes et les plus éclairés, et elle avait de plus pour elle le consentement de l'immense majorité ; aussi alla-t-elle se fortifiant et s'étendant, à une époque où il n'existait aucun autre pouvoir véritablement constitué. Mais si les pontifes romains étaient devenus ainsi "les conseillers, les arbitres, les juges des princes, tant au temporel qu'au spirituel, juges dont il était souvent dangereux de méconnaître les sentences", on peut dire, avec un écrivain catholique, que de leur part il n'y avait pas usurpation (Balmès, *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*, T. III, p. 299), car aucun droit légitime n'était lésé ni méconnu. L'Église chrétienne était d'ailleurs en ce temps "la société la plus populaire, la plus accessible, la plus ouverte à tous les talents, à toutes les nobles ambitions de la nature humaine" (Guizot, *Histoire de la civilisation*, p. 133. *Ibid.*, p. 149). Tous les efforts des papes, tout ce qu'ils avaient de lumières, de volonté et d'énergie fut employé par eux à améliorer le sort de l'humanité, à protéger les faibles contre la violence des forts, à rendre justice à chacun ; aussi, M. Cousin a-t-il pu proclamer avec vérité que "le christianisme a fait dans cette période tout ce qui s'y est fait de bon et de grand" (*Cours de l'histoire de la philosophie*, 1829). Grégoire VII est la plus éclatante personification du pouvoir pontifical au moyen âge. "Sous lui, dit M. Michelet, dont le témoignage ne saurait être suspect, l'Église était la liberté, et elle soutint ce caractère jusque sous Alexandre III, le chef de la Ligue lombarde" (*Histoire de France*, 1833, p. 392). Si ses successeurs, effrayés de l'agitation qui commençait à se manifester dans les esprits, s'efforcèrent d'arrêter un mouvement qui devenait menaçant non seulement pour le dogme, mais encore pour l'ordre social, c'est qu'ils voyaient trop bien que dans les idées qui cherchaient à se faire jour se trouvaient en germe le désordre et l'anarchie, et que, pour me servir des expressions du même écrivain, "il y perçait surtout un sentiment audacieux de la puissance morale et de la grandeur de l'homme. Innocent III sembla réussir dans cette tâche, Boniface VIII y succomba" (*Ibid.*, p. 393).

Mais il ne faut pas croire que les papes n'eussent à combattre que les prétentions plus ou moins hautaines des princes, jaloux de conquérir leur indépendance, ils avaient à déployer toute leur vigilance et toute leur énergie pour comprimer les doctrines hérétiques qui, tantôt ouvertement et tantôt dans l'ombre, s'efforçaient de se propager.

L'Église n'avait cessé d'être en lutte avec elles depuis son établissement ; car "les premières hérésies s'élevèrent dans son sein immédiatement après la mort des apôtres" (Voy. *Études philosophiques sur le Christianisme*, par A. Nicolas. 7^e éd., T. IV, p. 118). **Aux Basilide, aux Valentin, aux Carpocrate et à toute la famille des gnostiques, qui continua de subsister dans ses nombreuses ramifications, vinrent bientôt se joindre et Manès, et Arius, et Nestorius, et Pélage.** Les manichéens surtout se perpétuèrent sous différents titres jusqu'au XI^e siècle, époque à laquelle Héribert et Lisoy se rendaient célèbres par leur obstination et leur fanatisme, puis dans le XII^e, s'aventurant hors de leurs conciliabules, on les voyait s'associer avec les **Cottreaux**, et s'assurer la protection des seigneurs du Toulousain. **A la fin du XII^e siècle, l'abbé Joachim, surnommé le prophète, se faisait l'apôtre de la religion de l'Esprit, et bientôt une grande partie de l'ordre des Franciscains, nouvellement fondé, était entraînée dans l'hérésie gnostique sous le nom de spiritualistes.**

Il n'y a pas à s'étonner de voir tant d'hérésies se succéder en foule depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à l'ère de la Réformation. Dans un état social où le principe d'autorité était théocratique, l'opposition ne pouvait guère se manifester que sous cette forme ; pour miner l'édifice, il lui fallait s'attaquer à sa base, c'est-à-dire au dogme, et procéder au renversement de l'ordre politique et religieux établi, par la négation de son principe. C'était là la marche logique, rationnelle, et les oppositions n'ont jamais failli à la suivre. Le but final des dissidents étant de constituer une société nouvelle, leurs premiers

¹ A signaler : Antonio Coen, *Dante et le contenu initiatique de la Vita Nuova*, éd. Vitiano, 1959. Livre écrit et édité par des francs-maçons, et qui confirme combien Dante était un haut initié. Coen cite p. 23 le livre d'E. Aroux, précisant le sérieux de ses recherches. L-H R.

efforts devaient se diriger contre la puissance qui dominait alors. "De là, dit M. Cousin, la nécessité que la première révolution, moderne fût une révolution religieuse". Mais il se trompe lorsqu'il signale, comme premiers antécédents de cette révolution, la tentative d'une réforme légale au concile de Bâle, puis l'affaire des hussites, et dit "que l'esprit nouveau, c'est-à-dire l'esprit d'examen et de liberté, a fait son apparition dans le monde vers le XVI^e siècle" (*Histoire de la philosophie*. Cours de 1829, p. 8). On ne tardera pas à le reconnaître.

Au XIII^e siècle éclate dans le Languedoc et la Provence, avec des symptômes menaçants, un de ces soulèvements de l'esprit humain, qui, selon la remarque de Macauley (*Histoire de la papauté pendant les XV^e et XVI^e siècles*, par Ranke) se renouvellent de siècle en siècle, jusqu'aux prédications de Luther. Cette agitation était amenée par les Croisades, qui, entrepris dans un bien autre but, avaient mis en rapport l'Europe avec la Grèce sophistique, avec l'Orient musulman et panthéiste. La métaphysique d'Aristote était arrivée de Constantinople, et ses commentateurs arabes étaient traduits en Castille et en Italie. "L'Église n'ayant jamais condamné aucune méthode" (*Voy. Balmès*, T. III, p. 342) et ses principaux docteurs ayant adopté celle des péripatéticiens, on jurait tout haut par Aristote, mais tout bas on se déclarait pour les Arabes et les Juifs, c'est-à-dire pour le panthéisme d'Averroès, et pour les subtilités de la Kabbale.

Le philosophisme, le républicanisme et l'industrialisme attaquaient ensemble ou isolément l'autorité souveraine du Saint-Siège et l'ordre établi. Un immense mouvement religieux se manifestait sur deux points à la fois : le **rationalisme vaudois** dans les Alpes, le **mysticisme allemand** sur le Rhin et dans les Pays-Bas, où se renouvelaient sans cesse les révoltes des ouvriers, des tisserands et autres gens de métier de Gand, de Bruges, d'Ypres, contre leur comte, leur évêque et le clergé. D'un autre côté, les montagnards piémontais et dauphinois, dirigés par un rationalisme grossier, repoussaient les symboles et les images, la croix et les mystères. Les sectateurs de Pierre de Bruys, dont la prétention était de reproduire l'Église primitive dans sa pureté et sa pauvreté, avaient été réprimés un instant, puis s'étaient bientôt reformés à Lyon vers 1170, sous le marchand Vaud ou Valdus. En Italie, ils avaient eu pour chef Arnaud de Brescia qui, resté maître de Rome pendant dix ans, y donna le spectacle de la révolte du raisonnement triomphant de l'autorité.

Dans le Nord, Amaury de Bène, près Chartres, et son disciple David de Dinant se mettaient, vers la fin du XII^e siècle, à prêcher une sorte de **panthéisme mystique**, puisé dans les écrits de Scot Erigène, reflet altéré des sectes hétérodoxes comprises sous le nom de **cathares**. Quelques-unes de leurs doctrines ont, en effet, une ressemblance frappante avec celles des hérétiques d'Orléans de 1022, que M. C. Schmidt rattache sans hésiter à l'église cathare (*Histoire des Cathares ou Albigeois*, T. 1, p. 28 ; T. II, p. 151, 287) ; d'autres ne sont que le pur joachimisme.

L'abbé Joachim et Amaury de Bène enseignaient "trois époques successives, savoir : le règne du Père, celui du Fils et celui du Saint-Esprit ; le règne du Père ayant duré tout le temps de la loi de Moïse celui du Fils 1200 ans après son apparition sur la terre, période des cérémonies et des sacrements ; enfin celui du Saint-Esprit, commençant au XIII^e siècle, dans lequel toutes les prescriptions antérieures devaient cesser, pour ne laisser subsister d'autre religion que la pure adoration de l'âme" (*Universal Biography*). D'autres enfin relèvent évidemment de Scot Érigène (*Averroès et l'Averroïsme*, par E. Re-trait. Paris, 1852, p. 177).

Il y avait au XIII^e siècle deux centres, qu'on peut désigner comme les deux foyers de l'averroïsme, l'école franciscaine, dérivant de l'abbé Joachim, et fondée par Alexandre de Halès, et l'Université de Paris (*Voy. Hauréau. Philos. scol.* ; T. I, p. 475 et suiv. ; T. II, p. 215, 217). "La famille de saint François ne cessait de produire d'ardents esprits qui maintenaient que la réforme franciscaine n'avait pas donné tous ses résultats, et que l'apparition du séraphique François n'était ni plus ni moins que l'avènement d'un second christianisme et d'un second Christ, semblable en tout au premier, supérieur même par la pauvreté. De là ces mouvements démocratiques et communistes se rattachant presque tous à l'esprit franciscain, et ultérieurement au vieux levain du catharisme, du joachimisme, et de l'Évangile éternel : tiers ordre de Saint-François, Beghards, Lollards, Bizoques, Fratricelles, Frères spirituels, Humiliés et Pauvres de Lyon. De là cette longue série de hardis penseurs, presque tous fort hostiles à la cour de Rome, que l'Ordre ne cessa de produire Jean d'Olive, Duns Scot, Okkam, Marsile de Padoue (E. Renan, *op. cit.*, p. 207). L'école mystique, qui se rattache par tant de traits à l'école franciscaine philosophique, faisait elle-même un assez grand usage de la psychologie arabe. Maître Eckhart notamment, au XIV^e siècle, employait volontiers les hypothèses de l'intellect actif et passif à la démonstration de ses théories d'union avec Dieu (Ritter, *Gesch. der Christ. Phil.*, IV, Th. S., 513, 514. - E. Renan, *op. cit.*). C'est surtout à Garlande, et dans la rue du Fouarre, qu'il faut chercher le foyer des erreurs averroïstiques condamnées si souvent dans le cours du XIII^e siècle (Bacon, *Opus majus*, p. 14) et dont les représentants étaient notamment Guillaume de Saint-Amour, Gérard d'Abbeville, Simon de Tournai, et ce docte Siger qui *sillogisait* d'importantes vérités, *invidiosi veri*. Parmi les propositions condamnées en 1277, par sentence d'Étienne Tempier, évêque de Paris, nous ne citerons que les suivantes :

Anima separata non est alterabilis SECUNDUM PHILOSOPHIAM, licet SECUNDUM FIDEM ALTERETUR. — *Quod mundus est AETERNUS*. — *Quod sermones Theologi sunt fundati IN FABULIS*. — *Quod fabulae et falsa sunt in lege christiana*, SICUT ET IN ALIIS. — *Quod lex christiana impedit addiscere*. — *Quod sapientes mundi sunt PHILOSOPHI TANTUM*. — *Quod non est curandum de fide, si dicatur esse aliquid haereticum* (Du Boulay, III, p. 433. E. Renan, *op. cit.*, 218, 219).

Le XIII^e siècle arrivait par toutes les voies à l'idée de religions comparées, c'est-à-dire à l'indifférence et au naturalisme, ce dont on ne trouve aucune trace dans les siècles précédents, et il est déplorable de voir le siècle de saint Louis signaler, au moyen âge, le réveil de l'incrédulité. On ne tolérerait pas aujourd'hui des ouvrages où se reproduiraient la licence et le mépris des choses saintes qu'affectaient Rutebeuf, les *Romans de la Rose* et du *Renard*. Enfin, il n'est pas un docteur qui, de nos jours, osât agiter en Sorbonne les *impossibilia* de Siger (*Ibid*).

L'Italie avait vu un maître d'école de Ravenne proclamer que tout ce que disaient les poètes de l'antiquité était la vérité, et que c'était là ce qu'il fallait croire de préférence aux mystères chrétiens (Rad. Glaber, ap. Dom Bousquet, T. X). Dès 1115, on trouve à Florence des épiciens assez nombreux et forts pour former une faction redoutée et y provoquer des troubles sanglants (Giov. Villani, *Stor.*, lib. IV.- Ozanam, *Dante*, p. 53). Plus tard, le matérialisme y pénétrait, comme doctrine secrète des gibelins, qui passaient généralement pour gens sans religion (Benvenuto d'Imola, *Msc. de la Bibl. imp., suppl. fr.*, n^{os} 4, 146, f^{os} 47, 48). Une secte pythagoricienne, disséminée dans les villes de la Pouille et de la Toscane, avait ses adeptes et ses mystères (Ozanam, p. 52. - Brucker, *Hist. crit.*, T. III, liv. II, ch. 5, citant Vincent de Beauvais et Colomesius). Enfin, la *Descente de saint Paul aux enfers* parle avec terreur d'une société secrète qui avait juré la destruction du christianisme (*Ibid.*, p. 47 et 345 de la 2^e édition).

L'autorité souveraine étant alors sacerdotale, et celui qui en était le haut dépositaire réunissant les deux puissances temporelle et spirituelle, toute opposition se résumait nécessairement en hérésie. Or, ce que nous avons vu se passer de nos jours dans un monde tout politique, se produisait à bien plus forte raison dans un monde tout religieux ; car l'humanité est une et se répète sans cesse dans ses procédés. Les dissidents se croyaient-ils assez forts pour engager la lutte, et jugeaient-ils les circonstances favorables, ils se révoltaient avec audace. Étaient-ils faibles ou vaincus, ils se dérobaient dans l'ombre, dissimulaient leur foi et s'organisaient en associations secrètes. Plus la compression était énergique, plus la résistance, toute passive qu'elle devenait, déployait de ruse et d'habileté. Mais lorsqu'elle venait à éclater ouvertement, elle se manifestait d'autant plus terrible qu'elle était alimentée par un double fanatisme, par l'exaltation politique et par l'enthousiasme religieux. De là cette cruelle nécessité de déployer contre elle des moyens de répression en rapport avec les ressources dont elle disposait, d'instituer des comités de recherches, lorsqu'elle se cachait, origine de l'inquisition, de proclamer des croisades lorsqu'elle dégénérait en rébellion déclarée.

L'opposition avec ses instincts de réforme et de révolution avait dans le Languedoc et la Provence un caractère mixte ; le mysticisme s'y alliant au rationalisme. Ce pays offrait un mélange de peuples où se confondait les race ibérienne, gothique et romaine avec le sang sarrasin et gothique. Il en résultait une Babel de croyances désignée par le nom d'Albiges.

L'élément juif et arabe était considérable dans cette région, surtout le premier, les juifs étant le lien commercial entre les chrétiens de France et les mahométans d'Espagne. Ils cultivaient d'ailleurs comme ces derniers la médecine et les mathématiques.

Depuis les Croisades, le Haut-Languedoc était tourné vers l'Orient, et les comtes de Toulouse étaient comtes de Tripoli ; un commerce actif rapprochant par nier les trois croyances, chrétienne, juive et mahométane, il en résultait quelque chose de pis que l'indifférence en matière de foi, un déplorable syncrétisme de doctrines et de croyances ; enfin, les mœurs et la foi équivoques des chrétiens de Terre-Sainte, corrompus par le voisinage des infidèles, avaient influé d'une manière notable sur les provinces du Midi. Toulouse, leur capitale, était une véritable république sous la suzeraineté d'un comte, la plus riche de la chrétienté et possesseur de vastes domaines. Les croyances de l'Orient y avaient pénétré, et, en même temps, ses tuteurs, car Raymond VI avait un harem, et le comte de Cominges gardait près de lui trois épouses à la fois, malgré tous les interdits lancés contre lui.

Le **manichéisme** avait éclaté de bonne heure en Espagne, au moyen âge ; mais il avait sans doute été rapporté de Bulgarie¹ et de Constantinople, où les pauliciens étaient nombreux, dans le midi de la France, à en juger par le nom de bulgares donné aux hérétiques, désignés aussi par ceux de cathares, de tartarins et de patarins. Le doute le plus complet règne sur leurs doctrines précises, attendu qu'ils se gardaient de les formuler par écrit, et que les historiens contemporains leur attribuent des opinions contradictoires. Mais il est certain qu'ils avaient une église organisée, avec ses initiations mystérieuses, sa hiérarchie et ses cérémonies, d'où les profanes étaient exclus ; les fidèles y étaient divisés en trois classes ou grades les *auditeurs* ou néophytes, les *croyants* ou initiés et les *parfaits* ou bons hommes, c'est-à-dire les chefs, parmi lesquels on élisait les évêques et les diacres (Voir Michelet, *Histoire de France*, p. 401, 420, et Guizot, *Histoire générale de la civilisation en France*, p. 237). L'inquisiteur Ranieri, écrivain contemporain de l'empereur Frédéric, qui avait renié l'erreur, déclare que "dans toutes les villes de Lombardie et de Provence, dans d'autres royaumes et parmi d'autres nations, il y a plus d'écoles pour les hérétiques que pour les théologiens, et plus d'auditeurs patarins que de catholiques. Leurs apôtres prêchent dans les marchés, dans les champs, dans les maisons particulières. Il n'est presque pas de pays où cette secte ne se trouve et ne pullule" (*History of the crusades against the Albigenses*. Londres, 1826).

Les cathares, dit Matter, dont naguère on ne voulait plus rattacher l'origine aux manichéens, remontent en dernière analyse jusqu'aux **gnostiques**, et peut-être vont-ils plus haut (*Histoire critique du Gnosticisme*, T. II, p. 213, en note. - Voy. *Acti concilii* ap. Harduinum, T. II, p. 326 ; et Moneta, *Adv. catharos*, ed. Riccini, c. I, p. 218). Le même auteur, après avoir dit plus loin que la secte manichéenne se maintint constamment en Orient et en occident, tantôt en secret, tantôt publiquement, et reparut souvent au moyen âge, tantôt en Italie, tantôt en France, tantôt dans d'autres pays, ajoute : "On a cru quelquefois que le moyen âge s'est trompé lorsqu'il a donné le nom de manichéens aux théosophes et aux sectaires qui ont essayé de temps à autre de substituer leurs incohérentes spéculations aux dogmes et aux institutions de l'Église, un examen approfondi fait voir que ce furent réellement des éléments de manichéisme qui produisirent ces mouvements (*Hist. du Gnosticisme.*, T. I, p. 375)".

¹ Selon Pierre de Sicile, ils auraient pris ce nom à la suite, d'une mission des Pauliciens en Bulgarie, mission couronnée du plus grand succès. Voy. Cantu, *Hist. univ.*, t. XI, p. 115, et aussi la note de M. Huillard-Bréholes sur la lettre d'Yvon de Narbonne, dans sa traduction de Mathieu Pâris, an 1213

Toulouse était la Rome des hérétiques, c'était de là que partait la direction à laquelle obéissaient dans les diverses contrées de l'Europe, et notamment en Italie, les déserteurs du catholicisme, et cela est si vrai qu'en 1167 un concile y fut tenu, au bourg Saint-Félix, sous la présidence d'un pape, Nicétas de Constantinople, où assistaient entre autres Robert d'Épernon (de Spérnone), évêque de la France du nord et les évêques de la Lombardie, de Carcassonne, d'Alby, d'Aran (Giesler, II, part, 2, p. 495).

A quelque temps de là, un concile provincial se réunissait en Lombardie, au témoignage de l'inquisiteur Étienne de Belleville. Sept évêques hérétiques s'y rendaient pour conférer et se mettre d'accord sur des points de leur foi, trois sectes dominantes alors dans cette province : les cathares, proprement dits, les concoréziens et les bagnolais. Il cite notamment Balanzinza, évêque de Vérone, et Jean de Lugio, évêque de Bergame. Les sept prélats, loin de s'entendre, se séparèrent en s'excommuniant réciproquement¹.

"Car tel a été de tout temps le caractère de l'hérésie, d'aller sans cesse se fractionnant, l'examen privé en matière de foi tendant à diviser indéfiniment les parties en diminuant l'affinité qui les unit" (Balmès, T. I, p. 8).

Mais s'il y avait au moyen âge divergence d'opinion parmi les sectaires, ils se réunissaient cordialement dans un **sentiment unanime d'hostilité contre le Saint-Siège**. Ils entretenaient des correspondances avec tous les dissidents, dans les autres contrées, et s'efforçaient de s'en faire des alliés : ainsi ceux de la Provence et du Languedoc cherchaient à persuader aux stadings ou stedingers de la Hollande que les prêtres catholiques étaient les ministres de Satan, et parvenaient à leur faire adopter les dogmes manichéens (Voir Pluquet, *Dictionnaire des hérésies*, article STADINGS). Ces hérétiques qui habitaient l'Ostfrise, province du Hanovre où ils refusaient de payer les dîmes au clergé et de se soumettre à aucune obligation féodale, se recrutaient au moyen d'une **initiation** mystérieuse, dont les cérémonies ont une singulière ressemblance avec celles qui constituèrent un des chefs d'accusation contre les Templiers. Le pape Grégoire IX, qui les expose dans tous leurs détails (Voir sa lettre à l'évêque de Mayence ; VII, 177, ap. Raynald, année 1223), publia contre eux une croisade en 1233, et il fallut une armée de quarante mille hommes pour les réduire. L'hérésie se propageait aussi en Allemagne, car le prêtre Conrad, envoyé pour informer contre ses adhérents, y fut tué par les habitants de Marbourg et la diète crut devoir accorder aux hérétiques les formes de la procédure ordinaire (Voir Cantu, *Hist. univ.*, T. XI, p. 167).

A bien y regarder, comme le remarque fort bien le savant historien de l'averroïsme, "le mouvement hétérodoxe du moyen âge se divise en deux courants très distincts, dont l'un, caractérisé par l'Évangile éternel, comprend les tendances mystiques et communistes qui, partant de Joachim de Flore, le moine de Calabre, après avoir rempli le XII^e et le XIII^e siècle avec Jean de Parme, Gérard de San Domino, Ubertin de Cazal, Pierre de Bruys, Valdo ou Valdus, Dolcino, *les Frères du libre esprit*, se continuent, au XIV^e siècle, par les mystiques allemands (nous ajouterons, et par les mystiques gibelins de l'Italie), et l'autre, se résumant dans le blasphème des *Trois Imposteurs*², représente l'incrédulité matérialiste provenant de l'étude des Arabes et se couvrant du nom d'Averroès" (E. Renan, p. 232).

Innocent III sut faire face à tant d'adversaires ligués contre l'autorité de l'Église et contre ses dogmes. Il avait contre lui l'empereur et le roi d'Angleterre, qui, avec le roi de France, étaient les chefs du monde civil : Frédéric II, prince tout italien, incrédule avoué, était l'ami des Arabes. Richard et son frère, Jean d'Angleterre, de foi douteuse, aimaient le midi, s'entendaient avec Toulouse et, tout en promettant de se croiser contre les musulmans, étaient notoirement en liaison suivie avec eux. Enfin entre l'Angleterre et l'Aragon, dont le souverain était loin d'inspirer toute sécurité sur son orthodoxie, le foyer de l'hérésie albigeoise faisait de tels progrès que le littoral des deux mers semblait prêt à se détacher de Rome (Michelet, *Hist. de France*, p. 420-461. Nicolas, T. IV, p. 504).

Au XIII^e siècle, les chefs de l'Église étaient convaincus de leur droit, et certes ils pouvaient l'être, ce droit s'appuyant sur l'immense majorité, sur la voix du peuple et sur la possession.

Lorsque Innocent III vit le comte de Toulouse, les rois d'Aragon et d'Angleterre, divisés un moment, réconciliés aux dépens de l'Église, garder à peine quelques ménagements avec elle ; les biens du clergé envahis pour doter les ministres du culte hérétique, les prêtres obligés de cacher leur tonsure ; saint Dominique, saint Bernard lui-même, insultés et hués par la populace (*Ep. S. Bernard ap. Gonf. Claravall.*, III, c. 6), une église tout entière formée en opposition à celle de Rome, il ne crut pas tous les moyens bons, comme le dit M. Michelet, que nous continuons à suivre ; mais il jugea qu'il était de son de-

¹ Ranieri distingue seize églises de cathares en Lombardie. Selon lui, le nombre des cathares ou parfaits se serait élevé, tant dans cette province que dans la Romagne, la Marche d'Ancône, le duché de Spolète et la Toscane, à 4,000 environ ; mais le nombre des croyants et des auditeurs aurait été sans nombre. Voir Cantu, *Hist. univ.*, T. XI, p. 121.

² Averroès, à qui Gilles de Rome fait dire, dans son *De erroribus philosophorum*, qu'aucune loi n'est vraie quoiqu'elle puisse être utile, passa d'abord pour l'auteur de ce mot blasphémateur. Le mot devint bientôt un livre qui fut successivement attribué au commentateur arabe, puis à Frédéric II, et à bien d'autres ensuite, jusqu'à Jordano Bruno et à Vanini. "Ce roi de Pestilence, écrit Grégoire IX, assure que l'univers a été trompé par trois imposteurs, *tribus baratoribus*.... Il ajoute qu'on ne doit absolument croire qu'à ce qui est prouvé par les lois des choses et par la raison naturelle". Même accusation dans Mathieu Pâris, T. IV, p. 499, 524. Trad. Huillard-Bréholles.

Cinquante-trois ans après la mort de Frédéric, Pierre d'Abano, contemporain de Dante, osait donner en ces termes impies l'horoscope des religions. "*Ex conjunctione Saturni et Jovis in principio arietis, quod quidem circa finem 960 contingit annorum... totus mundus inferior commutatur, ita quod, non solum regna, sed et LEGES et prophetae consurgunt in mundo... Sicut apparuit in adventu Nabuchodonosor, Moysi, Alexandri Magni, NAZAREI, Machometi*". (*Concil. controv.* f. 15, Venet., 1565.)

P. d'Abano mourut pendant l'instruction de son procès et ses os furent brûlés par ordre de l'inquisition. Cecco-d'Ascoli, ami de Dante, était condamné à Bologne, en 1324, à se défaire de ses livres et à assister tous les dimanches au sermon, dans l'église des Dominicains, pour avoir émis des doctrines hétérodoxes, puis brûlé, en 1327, par l'Inquisition de Florence, pour certaines paroles mal sonnantes de son poème intitulé *Acerba* (Tiraboschi, T. V, liv. II, ch. 2, § 15).

voir, comme chef de la chrétienté, d'employer contre le mal les instruments humains, tels que le temps où il vivait pouvait les lui offrir.

Après avoir eu vainement recours aux remontrances, aux négociations, à la prédication, il se vit, avec regret sans doute, obligé de recourir à la force, et proclama la croisade contre les albigeois.

Les populations du nord de la France, hostiles, en général, au manichéisme, ayant en horreur l'impiété et la barbarie des Routiers, pour la plupart mercenaires de l'Angleterre et presque tous originaires du Midi, répondirent avec empressement à l'appel du pontife, et, sous le commandement de Simon de Monfort, se ruèrent contre les ennemis de leur foi. Rudes et grossiers, ils furent impitoyables, et le sang coula à flots ; mais, au moyen âge, il n'y avait ni pitié, ni merci pour des adversaires religieux : des deux côtés, on était persécuteur dès qu'on était fort, et, par cela même, cruel.

Toulouse fut prise, le comte Raymond dépossédé, et l'hérésie écrasée ; mais elle ne fut pas anéantie. Poursuivie par l'Inquisition, elle employa toutes les ruses, tous les déguisements, pour se dérober à ses regards. Déjà mystérieuse dans ses rites, elle épaissit encore ses voiles, combina des signes, un langage, afin que les siens pussent se reconnaître et correspondre entre eux sans se trahir. Ainsi, Yves ou Yvon de Narbonne, qui voyageait en Italie, vers la fin du XII^e siècle, et suivait alors les doctrines des patarins, écrivant, après sa conversion, à Gérard, archevêque de Bordeaux, lui rendait compte des pratiques secrètes des hérétiques de ce pays. Au dire de cet ancien sectaire, qui poursuivit son voyage jusqu'en Autriche, et bien au delà, en passant par Côme, Milan, Vérone et Venise, les dissidents de ces contrées avaient partout là des églises régulièrement constituées et dirigées par des évêques. Ils envoyaient, de la Lombardie et de la Toscane, des disciples aux écoles de Paris, et les y entretenaient à leurs frais, pour y apprendre toutes les subtilités de la logique et de la théologie, nécessaires à la défense de leur doctrine. Leurs marchands parcouraient les foires pour faire des prosélytes, en ayant soin, bien entendu, de dissimuler leur propagande. Yvon se fit reconnaître de ses coreligionnaires, dont il reçut un excellent accueil, en échangeant avec eux les signes et les mots de passe de la secte : *Semper in recessu accessi ab aliis ad alios, inter SIGNA* (Ap. Mathieu Paris, ann. 1343).

On conçoit que si les sectaires avaient recours à des précautions de cette nature avant la sanglante répression qu'ils avaient encourue, lorsque saint Bernard, après les avoir prêchés inutilement, disait d'eux, qu'à la différence des autres hérétiques, qui se révèlent et prêchent leur doctrine, *ils ne cherchaient qu'à se cacher*, les survivants, et ce fut le très grand nombre, sentirent la nécessité d'un mystère plus grand encore sur leur sol dévasté.

Les troubadours s'étaient montrés les auxiliaires ardents et dévoués de l'hérésie albigeoise ; non contents de la propager par leurs chants, ils n'avaient cessé de harceler l'Église et ses ministres de leurs *Sirventes* satiriques ; plusieurs même avaient tiré le fer contre les Croisés. "C'est un des phénomènes de la guerre des albigeois, dit Fauriel, que l'ardeur et l'unanimité avec lesquelles les poètes provençaux s'efforcèrent de flétrir le pouvoir ecclésiastique, par l'ordre et dans l'intérêt duquel se fit cette guerre. Il n'y a, ou du moins, je n'ai trouvé qu'un seul troubadour signalé dans les traditions provençales, pour s'être rangé du côté des Croisés ; et cette exception mérite d'être notée, comme une confirmation solennelle du fait auquel elle se rapporte" (*Histoire de la poésie provençale*, T. II, p. 214 ; Paris, 1846).

Les troubadours, hostiles à Rome, étaient, à vrai dire, les journalistes du temps ; à ce titre, ils constituaient une des puissances de la société, et ils durent prendre parti pour la liberté républicaine des villes du Midi, pour les suzerains féodaux ses patrons, c'est-à-dire pour la chevalerie, contre le clergé ou l'autorité. *Leur gaie science* se composait de règles compliquées, et leur poésie amoureuse avait deux styles appropriés à deux genres différents ; l'un savant et relevé dans lequel la recherche, l'obscurité et la difficulté, passaient plutôt pour des qualités que pour des défauts ; on le nommait *clus*, c'est-à-dire clos, serré, et *car* ou précieux ; l'autre naturel et clair, dont un des plus grands mérites était celui d'être aisément compris, recevait le nom de *leu*, *leugier*, *plan*, c'est-à-dire de léger, d'uni (*Ibid.*, p. 85).

Parmi ceux qui se distinguèrent dans le genre obscur, nous citerons Arnaud Daniel et Sordello, exaltés par Dante, au grand étonnement de Legrand d'Aussy, de Millot et d'autres, Giraud de Berneil et Giraud de Calenson, Boniface de Calvo, Raimbaud d'Orange, Aimar Jordan, Marcabre, Pierre Vidal, etc., etc. (*Voy. Million*).

Le premier s'adressait plus particulièrement aux hautes classes, à l'aristocratie sectaire, aux *parfaits* ; le second au peuple, à la foule des *croiyants* ; mais tous deux étaient à peu près lettres closes pour les profanes qui, bien que saisissant les paroles, ne parvenaient pas à comprendre les idées qu'elles étaient destinées à déguiser. De là ce contraste qui frappe entre les compositions émanées d'une même plume, dans celles qui nous restent de Guillaume de Poitiers notamment, les unes licencieuses et grossières, les autres empreintes de délicatesse et d'idéalisme, conformes à l'esprit de cette galanterie chevaleresque dont les troubadours avaient mis en vogue les raffinements, les formules, les conventions caractéristiques.

Mais la chevalerie elle-même était devenue une machine de guerre pour l'hérésie albigeoise, quelque nom qu'on veuille lui donner. Tant d'épopées fantastiques se donnant libre carrière dans les deux cycles d'Arthur et de Charlemagne, à l'époque où l'esprit de révolte contre Rome était dans toute sa force, c'est-à-dire de 1100 à 1300, durent une grande partie de leur vogue aux allusions hostiles dont elles étaient remplies et dont Ulderic Utter donnait la clef il y a trois siècles en disant : *In Italia quaerite Turcas*, Cherchez les Turcs en Italie et non pas en Asie (Ed. Brown, *Fasciculus rerum expet. et fug.*, p. 76. Londres, 1690) ; car les mahométans, les païens, les infidèles, les gens de Babylone sont bien autres que ce qu'ils paraissent au premier coup d'œil, et le roi Arthur avec ses douze palatins, chevaliers de la Table-Ronde, comme le grand Charles entouré de ses douze pairs, qui vont courant le monde en chevaliers errants, redresseurs de torts et protecteurs de l'opprimé, sont également le type convenu de la puissance politique en lutte contre l'autorité ecclésiastique.

Les nouvelles, contes et fabliaux sur lesquels il nous faut passer, étaient inspirés par le même esprit, et la forme en déguisait le fond.

On peut donc dire que toute la littérature provençale, à cette époque (pour ne rien dire de celle des trouvères), tant héroïque que romanesque et amoureuse, était infectée du venin hérétique. Il fallait bien qu'il en fût ainsi pour qu'elle devînt, de la part du Saint-Siège, l'objet d'une guerre systématique dirigée contre la langue romane elle-même, guerre dans laquelle elle finit par périr. En effet, "dans une bulle de 1245, le pape innocent IV la qualifie de *langue hérétique* et en *interdit l'usage aux étudiants*" (Fauriel, T. I, p. 54).

La domination française s'étant établie dans le pays, les classes élevées s'y trouvèrent bientôt dans la nécessité d'adopter le français pour langue usuelle et officielle : le provençal cessa d'être cultivé, d'être une langue écrite. Son abandon par les hautes classes était déjà une énorme chance de destruction pour les ouvrages écrits en cette langue, mais ce n'était pas la seule ni même la plus grande. Sous les auspices de la domination française, l'autorité pontificale prit un grand pouvoir dans le Midi : elle y trouva beaucoup à faire et y fit beaucoup, surtout au détriment de la littérature locale. On peut compter parmi les actes de la guerre déclarée contre elle par les papes, l'institution d'une université à Toulouse, vers le milieu du XIII^e siècle. Dans la bulle de cette institution, Honorius IV recommande, non sans emphase, aux étudiants l'étude du latin et l'abandon de *l'idiome vulgaire*, de cet idiome justement proscrit, dont le rationalisme, la satire et l'hérésie avaient fait leur organe. A l'instigation des papes, diverses mesures furent prises, par les autorités civiles, pour la destruction de tous les livres hérétiques en langue vulgaire, et parmi ces livres on comprenait les traductions de la Bible et des Évangiles et tout ce qui pouvait porter quelque atteinte à la considération de la cour romaine (Voir Fauriel, T. II, p. 386-387).

Un fait remarquable, dont s'étonne Rainouard, qui n'en comprenait pas la portée contre ceux dont il s'était constitué le défenseur, c'est que ces poètes provençaux, si agressifs contre tout ce qui tenait à Rome, de près ou de loin, n'ont jamais lancé un trait contre les Templiers et les ont épargnés constamment, bien plus, "l'auteur de la satire intitulée la *Bible Guiot*, qui médit de la plupart des ordres religieux, parle des Templiers en termes honorables" (*Monuments historiques relatifs à la condamnation des Templiers*, 1813). La conclusion à tirer de ce fait, ce n'est pas, à coup sûr, que tous les Templiers fussent irréprochables, on serait bien plutôt autorisé à en induire qu'il devait exister entre les poètes languedociens et provençaux, hérétiques reconnus, et les Templiers, accusés d'hérésie, une sympathie réelle, dont la cause secrète pourrait être attribuée, sans crainte de s'écarter du vrai, à une certaine communauté d'idées et de doctrines ; témoin tant de romans sur le Saint Graal.

Ces moines chevaliers sont encore protégés par le préjugé favorable résultant pour eux de l'iniquité flagrante dont fut entachée la procédure qui aboutit à leur condamnation. Sans entendre réviser leur procès, sur le fond duquel plane encore le doute, bornons-nous à fixer sommairement quelques faits dont la vérité historique paraît incontestable.

Institués pour la défense de la Terre-Sainte, la résidence, habituelle des Templiers était en Palestine et en Syrie ; sous ce climat brûlant, dans ce pays d'esclaves aux habitudes sensuelles, le relâchement de la règle et des mœurs était presque naturel, et il entraînait nécessairement l'altération de la foi. Il devait en être d'autant plus ainsi, que la Palestine était remplie de Grecs schismatiques et que tous les hérétiques proscrits à Constantinople, depuis Constantin jusqu'à Héraclius, se réfugiaient d'ordinaire chez les Arabes, notamment les gnostiques et les manichéens. Ces doctrines étaient donc bien connues des Sarrasins, car Avicenne écrivit contre elles ; Mohamed-Ben-Isaac composa une histoire de Manès, de ses opinions et de sa secte, et Beausobre a puisé une foule de renseignements sur le manichéisme dans les historiens arabes.

Or, il est difficile de ne pas reconnaître l'élément gnostique-manichéen, fond commun de presque toutes les sectes du moyen âge, dans ce *Baphomet* (*caput Baphometi*), qui joue un si grand rôle dans l'enquête dirigée contre les Templiers. Que l'on traduise ce mot, dont l'origine grecque est évidente, par baptême ou par inspiration de l'Esprit, l'idée se reporte naturellement au *pneuma* des gnostiques, au *baptême de l'Esprit* des bogomiles, à la religion de *l'Esprit* des albigéois, au *règne du Saint-Esprit* de l'abbé Joachim et de Jean de Parme, à la grande fête que célébraient les Templiers non à Noël ou à Pâques, mais comme les gnostiques, à la Pentecôte, jour de la descente de l'Esprit saint. Puis, on se rappelle ces symboles gnostiques empreints sur un talisman trouvé, au XVII^e siècle, dans le tombeau d'un Templier, mort avant la destruction de l'Ordre, ainsi que les deux coffrets découverts pareillement, un en Bourgogne, l'autre en Toscane, sur lesquels on reconnaît ces mêmes symboles, notamment la chaîne des éons, figurée par la houppe dentelée, les épreuves du feu et de l'eau, le phallus, le ctéis, le taureau mythriaque et la croix à anse des Égyptiens (Voir De Hammer) ; enfin, ces emblèmes étranges sculptés au portail de quelques églises, où semblent vouloir se montrer et se cacher, tout à la fois, les doctrines intérieures du Temple.

Ces doctrines sont restées inconnues ; mais il est certain qu'elles se cachaient, et c'est déjà une présomption très forte contre leur orthodoxie, surtout lorsque l'on considère que les aveux les plus graves contre ces chevaliers ont été obtenus hors de la question et même hors de France. Or, ces dépositions établissent, pour tout esprit impartial, qu'ils procédaient à des **initiations secrètes**, que leurs chapitres se tenaient la nuit, dans un profond mystère, protégé par les plus sévères précautions ; que leurs réceptions, à différents degrés, étaient accompagnées de cérémonies bizarres, dégoûtantes, impies ; qu'ils se confessaient à leurs supérieurs et que ceux-ci les renvoyaient ensuite au chapelain, pour recevoir de lui l'absolution sans confession nouvelle, absolution qu'ils leur donnaient parfois eux-mêmes, quoique laïcs (*Concil. britann.*, II, 360, 22^e tém.) ; que l'absolution générale des péchés qu'on n'osait avouer, à cause de la rougeur de la chair, *propter erubescen-tiam carnis*, était donnée par les chefs de l'Ordre ; que, selon eux, il n'y avait pas lieu de se confesser à des prêtres des péchés absous en chapitre général ; cette assemblée suprême ayant seule à connaître des péchés mortels, et les prêtres uniquement des fautes vénielles (5^e tém. p. 358, col. 1). Enfin, leur reniement symbolique est chose avérée.

Si de leurs pratiques intérieures, nous passons à leurs faits et gestes, à l'ensemble de leurs actes, tant en Orient qu'en Europe, nous les voyons, constamment occupés de s'enrichir et de se fortifier, guerroyer contre les chrétiens, à défaut de

Sarrasins à combattre, s'attaquer au roi de Chypre et au prince d'Antioche, détrôner Henri II, roi de Jérusalem, et le duc de Croatie, ravager la Thrace et la Grèce. Les Croisés qui reviennent de Syrie parlent de la trahison des Templiers et de leur liaison avec les infidèles (Dupuy, p. 26, *Chronique de Saint-Denis*). Ils sont en rapport avec les haschissins de Syrie (De Hammer) ; ils accueillent le Soudan, permettent l'exercice du culte mahométan et avertissent les infidèles de l'arrivée de Frédéric II (Dupuy, p. 5 et 6) ; de plus, en rivalité constante avec les Hospitaliers, ils leur livrent bataille en 1259. Robert de Brienne avait été tué par eux à Athènes ; ils s'étaient refusés à contribuer au paiement de la rançon de saint Louis (Joinville, p. 81, *Édit de 1261*) ; enfin, ils s'étaient déclarés pour la maison d'Aragon, alliée des albigeois, contre la maison d'Anjou, devenue maîtresse de la Provence et du royaume de Naples.

Pour peu que l'on compare ensuite l'organisation des chevaliers du Temple et celle des haschissins, avec lesquels ils entretenaient des relations de bon voisinage, et dont l'établissement, dans les montagnes de la Perse, remonte à 1090, quand le Temple ne fut fondé que vers 1118, on est frappé de l'extrême ressemblance qui se manifeste entre ces deux associations mystérieuses, au point de les croire calquées l'une sur l'autre.

Mêmes couleurs, blanc et rouge, adoptées pour leur costume et leurs insignes, même reniement, en secret, de la religion professée publiquement, initiations analogues, même tendance à accroître leur richesse et leur domination, par l'acquisition de citadelles et de châteaux forts ; enfin même hiérarchie des pouvoirs, sous des noms différents. En effet, le grand-maître de l'ordre du Temple correspond au scheik-al-dschébal ou prince de la montagne, les grands-prieurs aux daïs-al-doat, les prieurs aux daïs ou initiés au premier chef, les chevaliers aux réfikis ou compagnons, les écuyers aux fédavis ou dévoués, les frères lais aux lasiks, puis enfin, en dehors de leurs rangs, la masse des non initiés était désignée chez les uns et chez les autres par le nom commun de profanes (Voir De Hammer). Si une pareille coïncidence est l'effet du hasard, elle est à coup sûr assez extraordinaire.

On a supposé chez les Templiers l'intention de se créer une souveraineté en Occident, à l'exemple des Chevaliers Teutoniques en Prusse, exemple suivi plus tard par les Hospitaliers de Saint-Jean dans l'île de Rhodes. S'ils conçurent en effet ce projet, ils ne purent songer à le réaliser que dans le Languedoc et la Provence, violemment réunis à la France, où il semble qu'une conformité probable d'opinions et de croyance leur assurait de nombreux adhérents, comme l'attestent les ménagements des troubadours à leur égard, pays dans lesquels ils possédaient, comme partout, de nombreuses maisons, et qu'ils avaient à traverser continuellement, en allant et en venant de la Terre-Sainte. On comprend alors l'intérêt de leur alliance avec la maison d'Aragon, voisine de ces provinces, qui avait donné des gages aux albigeois par la mort d'un de ses princes, tué en défendant Toulouse contre Simon de Montfort, et leur hostilité contre la maison d'Anjou qui opprimait leurs coreligionnaires. Il faut se rappeler aussi qu'un roi d'Aragon leur avait légué ses États en toute souveraineté.

C'est en vain qu'on objecterait contre le soupçon d'hérésie, résultant et de l'ensemble de tous ces faits et de leur rapprochement, que les Templiers étaient des moines guerriers, s'occupant peu du dogme, et non pas des théologiens, car il suffit de réfléchir que les troubadours, les princes et seigneurs féodaux de la Provence ne se piquaient pas non plus d'être des **docteurs en théologie**, et n'en étaient pas moins chauds partisans de l'hérésie, pour laquelle ils sacrifiaient leurs biens et leur vie ; il faut en dire autant de ceux qui suivaient en foule les beghards et les fraticelles. Toute la question se réduit à savoir si, avec les habitudes et les relations contractées par un long établissement en Orient, les intérêts de leurs passions ou de leur ambition les rendaient ou non aptes à adopter, sans un examen très attentif, des principes et des doctrines qui devaient leur donner ample satisfaction.

Quoi qu'il en soit, Clément V lui-même, quelle que fût sa dépendance à l'égard de Philippe-le-Bel, qu'il savait dirigé bien plus par sa cupidité que par le zèle chrétien, n'aurait probablement pas cédé aux obsessions de ce prince et à ses menaces, s'il n'eût été convaincu de la réalité des inculpations dirigées contre l'ordre du Temple, en ce qui touche surtout le fait d'hétérodoxie. On le voit, en effet, chercher d'abord à se soustraire aux exigences du monarque, en tentant de lui donner le change, aider Louis-le-Hutin, son fils, à s'établir en Navarre, nommer Charles de Valois chef de la croisade contre les Grecs, décharger Charles d'Anjou, roi de Naples, d'une dette énorme envers l'Église, canoniser un de ses fils, et adjuger à l'autre le trône de Hongrie (Michelet, T. II, p. 122). Puis, il s'échappe de Poitiers, où il était retenu comme prisonnier, et se réfugie dans Avignon ; ce n'est qu'après de longues tergiversations, après avoir reçu les aveux d'un Templier appartenant à sa maison, après avoir envoyé des agents en France, pour vérifier les confessions arrachées par la torture, confessions confirmées ensuite, hors de l'appareil du supplice, par ceux qui les avaient faites, que ce pontife se décida à prononcer, par mesure provisoire, l'abolition de l'ordre du Temple dans le concile de Vienne, en octobre 1312. Abolition confirmée au printemps suivant, de son autorité pontificale, en présence du Concile, et sans réclamation de sa part.

La flamme du bûcher, sur lequel les légistes de Philippe-le-Bel avaient jeté Jacques Molay et ses compagnons, venait à peine de s'éteindre que la voix éloquente d'un homme de génie s'élevait pour protester contre ce qui était, à ses yeux, un attentat odieux contre les lois divines et humaines. Celui dont l'indignation s'armait contre les bourreaux et leurs complices de toute l'énergie de ses convictions, de toute la puissance de sa parole, c'était un citoyen de Florence ayant nom Dante Alighieri.

L'avocat était certes à la hauteur de la cause qu'il avait à défendre et qu'il avait spontanément embrassée. Son plaidoyer est depuis cinq siècles et demi sous les yeux des juges ; il a pour titre ce simple mot, COMÉDIE, car l'épithète de *divine* lui a été donnée postérieurement, par ses admirateurs. A nous, maintenant, qui sommes la postérité pour tous les personnages qui ont joué un rôle dans ce grand drame, postérité bien lointaine et dès lors souverainement désintéressée dans la question ; à nous de prononcer la sentence définitive et de décider, d'après la plaidoirie elle-même, d'après les actes, les écrits, les opinions déclarées ou déguisées du défenseur, jusqu'à quel point les Templiers étaient en droit de protester de

leur innocence ; à nous de voir surtout si les moyens mis en œuvre pour le triomphe de la cause ne seraient pas, par eux-mêmes, la condamnation des accusés ; s'ils ne révéleraient pas entre eux et leur sublime apologiste une conformité de croyance et de doctrines telle que le doute ne serait plus possible et que, tout en gémissant sur l'irrégularité des formes, sur la barbarie des tortures et des supplices, une conviction profonde ne nous contraindrait pas à prononcer, en notre âme et conscience, que les Templiers étaient coupables et qu'ils eurent pour complice Dante Alighieri.

p. 22 à 31 - FAITS PRÉLIMINAIRES.

Avant d'aborder cette grande machine poétique dans laquelle tant d'esprits, abusés par le grandiose de la construction et par la magie des couleurs, persistent encore à voir le type de l'art catholique ; avant d'en donner une analyse assez détaillée pour en apprécier l'esprit, pour faire tomber bien des voiles et mettre sur la voie de bien des mystères ; mais en même temps assez succincte pour ne pas fatiguer l'attention, car la matière est vaste et son étude laborieuse, il convient d'esquisser rapidement certains faits dont la connaissance préliminaire est indispensable. Il en est que j'énoncerai sans en déduire immédiatement les preuves, qui viendront en leur temps, entendant me borner, quant à présent, à un simple exposé sommaire.

L'usage d'un langage figuré, conventionnel, mystérieux, intelligible aux seuls initiés et inaccessible à la foule, remonte aux âges les plus reculés ; il était employé dans les mystères de la Perse, de l'Égypte, de la Grèce ; c'était celui des poètes et des plus grands philosophes de l'antiquité ; tel fut aussi le langage de l'Apocalypse, dans un temps où il avait à tromper la vigilance d'un pouvoir ombrageux et cruel. Les premiers chrétiens ne manquèrent pas d'y avoir recours pendant tout le temps de la persécution ; puis ensuite, lorsque l'Église domina triomphante, ceux qui se détachèrent de son sein l'employèrent à leur tour pour communiquer entre eux et se soustraire à la répression.

L'époque à laquelle on commença à se servir régulièrement de ce moyen de communication et de propagande secrète, en Italie, coïncide avec la première apparition constatée, dans ce pays, des hérétiques appelés patarins, accusés, à tort ou à raison, de gnosticisme manichéen, en 1176, et avec l'époque où les poésies provençales devinrent familières dans toute la péninsule. Deux grands partis la divisaient alors : les guelfes, ardents défenseurs de l'autorité pontificale, favorables à la **démocratie**, et les gibelins, fauteurs non moins opiniâtres du pouvoir impérial, protecteurs des intérêts **aristocratiques**. Ces derniers, en leur qualité d'opposants au principe d'autorité théocratique, adoptèrent naturellement la doctrine qui lui était hostile et, comme il leur importait beaucoup de se faire des adhérents dans toutes les classes de la population, ils se mirent à composer en provençal d'abord, puis en italien, ces deux langues sœur étant parlées presque indifféremment, surtout en Lombardie, des ouvrages destinés à recruter leurs rangs. Ces compositions étaient généralement en vers et semblaient ne rouler que sur des sujets amoureux. Le style en était obscur, tirillé, les idées quintessenciées et inintelligibles dans le sens ordinaire des mots.

À la différence des gibelins, pour qui l'idiome vulgaire était un instrument commode et approprié au but qu'ils se proposaient, les guelfes n'écrivaient qu'en latin, c'est-à-dire dans la langue des lettrés, qui était celle de la science, de la philosophie scolastique, de la théologie et de la liturgie. S'il arrivait à l'un d'eux, à Brunetto Latini, le maître de Dante, par exemple, de composer un ouvrage en vers italiens, ou n'y retrouvait plus ce cachet caractéristique de la poésie gibeline, à cette époque et depuis, à savoir un amour dégagé de toute pensée mondaine, ayant pour idole un être féminin, toute perfection, toute beauté, toute vertu et tout savoir, être innommé, n'inspirant qu'extases, adoration, dévouement, sans aucun sentiment de jalousie, dont rien ne distingue l'individualité, à tel point que tous ces amants platoniques paraissent épris de la même personne.

Or les premiers à mettre en œuvre cet appareil eroto-platonique sont précisément Frédéric II et son chancelier Pierre des Vignes. On sait quel fut ce prince, de la maison des Hohenstauffen, si hostile à la papauté. Pupille d'un pontife, il se fit l'adversaire implacable de l'Église, dont le sein avait recueilli son enfance, dont la puissance avait protégé sa faiblesse. Croisé malgré lui, il avait fraternisé avec les infidèles. Bien plus, dans Jérusalem, sa visite aux lieux saints avait été signalée par des plaisanteries impies, dont nous avons pour garant le desservant de la mosquée d'Omar, qui l'accompagnait (Voy. *Bibliothèque des croisades*. - *Chroniq. arabes*, par Reynaud, p. 426 et suiv. - De Hammer, *Geschichte der Hohenstauffen*, T. III, liv. VI, ch. 5 et 6).

Après avoir favorisé en secret les hérétiques, puis les avoir momentanément abandonnés, pour se concilier la faveur de Rome, comme firent du reste Raymond VI de Toulouse et le comte de Navarre, il se montra ouvertement son antagoniste haineux, à son retour d'Orient. On le vit alors considérer tous les amis de l'Église comme ses ennemis, envahir les biens ecclésiastiques, rançonner le clergé séculier et régulier, et tendre la main à l'hérésie. Il osa même faire enlever l'évêque de Préneste, légat apostolique envoyé en Provence par le pontife, pour sévir contre les Albigeois, qui comptaient sur lui avec raison¹. Aux bulles d'excommunication fulminées contre sa rébellion, il répondait en traitant le pontife d'*antéchrist*, de prince des ténèbres, sorti de l'abîme avec deux ampoules remplies d'amertume ; en le comparant au grand dragon de l'Apocalypse, à Satan (Petri de Vineis *Epist.*, lib. I, p. 31). Il avait pour ami le cardinal Ubaldini, qui professait ouvertement le matérialisme (Voy. Benvenuto d'Imola sur le ch. X de *l'Enfer*, vers 120). Sa cour était un centre actif d'arabisme et d'indifférence

¹ Voy. Giannone, *Histoire politique de Naples*, liv. XV et IV ; la lettre du cardinal Remerio sous la date de 1249 ; les bulles de Grégoire IX et d'innocent IV. Le premier de ces pontifes s'exprime en ces termes remarquables : "*Fidei OCCULTOS olim praeparavit ARIETES et nunc APERTE machinas instituit ISMAELITAREM, et in Christum, humani generis redemptorem, cujus testamenti tabulas STYLO PRAVITATIS HERETICAE nititur abolere, FORMA TESTANTE, consurgit*".

religieuse, où affluaient des juifs occupés à traduire des ouvrages arabes (Wolf, 1. 20, *Kraft Codd. heb.*, Vienn., p. 123. - De Rossi, *Codd. heb.* II, p. 37, 38), des astrologues de Bagdad (Muratori, *Scriptores ital.*, T. IX, col. 930-31) et des docteurs d'orthodoxie suspecte, comme Michel Scot. Il en fut plus tard de même de celle de Manfred, son fils.

Le caractère de Frédéric II, ses tendances et ses prédilections aussi bien établis historiquement, il y aurait à s'étonner beaucoup, on en conviendra, que, dérivant de lui, la poésie italienne, n'eût rien qui rappelât son origine, qu'elle eût été orthodoxe dès le principe et soumise en tout aux enseignements de la foi ; il y aurait bien plus à s'étonner que l'amour qu'elle célébrait eût été purement platonique dans son essence, c'est-à-dire chaste et immatériel, quand cet amour aurait compté pour premier apôtre un monarque ayant un harem et des eunuques, dont toutes les prédilections étaient pour ses villes arabes de Lucera (de *Lux*), de Foggia, de Nocera, avec leurs mosquées, leurs bazars et jusqu'à leurs sérails, quand lui-même ne connaissait, ne pratiquait l'amour qu'à la façon des Orientaux. Tel est cependant le phénomène qui nous frappe, si nous voulons nous en tenir à l'apparence extérieure.

En effet, au moment précis où Frédéric II entrait en lutte ouverte avec le Saint-Siège, lorsque la licence des mœurs, dans sa grossièreté sensuelle, était égale en Italie et parmi les populations du midi de la France, la poésie italienne se montre aussi chaste et idéale que celle des troubadours, pour ne rien dire des trouvères, est matérielle, irrégulière et souvent obscène. Il est vrai que le voisinage de Rome obligeait à une plus grande circonspection, commandée d'ailleurs par les exigences de la politique.

Le chancelier Des Vignes donne le signal, dans un sonnet sur l'amour, que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter. Nous nous bornerons à y joindre quelques brèves annotations entre parenthèses, méthode que nous suivrons le plus souvent, pour abrégé. "Puisque *l'Amour* ne peut être ni vu, ni touché corporellement (en effet, la *religion de l'Amour*, comme l'appelaient les sectaires ; en opposition avec le catholicisme, religion de haine, selon eux, parce que ses ministres leur faisaient la guerre, ne pouvait ni se montrer, ni se discuter, pas plus qu'aujourd'hui certains dogmes politiques. *Non si tratta corporalmente* est une manière de parler équivoque à dessein.) "Il en est beaucoup dont la science est si folle (science opposée au *gai savoir*), qu'ils pensent que l'Amour n'est que néant, *sia niente* ; (trait à double portée : l'amour existe réellement comme puissance rivale de celle de Rome, et il règne en vérité dans l'âme de Frédéric). Puisque l'Amour se fait sentir au dedans par son empire sur le cœur (de qui ?), il doit avoir un bien plus grand prix que s'il apparaissait visiblement, *che sel vedesse visibilmente*. (Il faut savoir entendre à demi-mot.) "On ne voit pas comment le fer est attiré par la vertu de l'aimant, et pourtant il l'attire souverainement, *signorevolmente* ; voilà ce qui me porte à croire que l'Amour existe et me donne une grande confiance que cela sera cru désormais parmi les gens ; *a credere che amore sia ; e dammi grande fede, che tuttor fia creduto frà la gente*".

Voyez-vous le grave chancelier d'un puissant empereur prendre la parole pour attester sérieusement à l'Italie et à la Provence, en plein XIII^e siècle, que l'amour existe. Rien n'était pourtant plus sérieux, car ce sonnet musqué était une véritable proclamation aux *fidèles d'Amour*, telle que le temps permettait de la publier. Il est probable qu'elle ne parut pas suffisante aux sectaires, déçus plusieurs fois dans leurs espérances, et trahis, livrés même par celui qui désirait maintenant leur alliance : ils durent lui demander un engagement plus explicite, car Frédéric prend la parole à son tour, dans une *canzone* commençant par ces mots : "Puisque c'est ton bon plaisir, Amour, que je *doive* faire des vers... ; *Poiche ti piace, Amore, che io deggia trovare...*" Or, cette *canzone* est une déclaration en forme à la puissance occulte qu'il appelle *Madonna*, en lui promettant fidélité et loyal servage¹.

A peine le signal est-il donné dans ce sens, par Frédéric et par l'homme de sa confiance, que les vers amoureux abondent de toutes parts. Polo, Ranieri de Palerme, le Sicilien Inghilfredi, Hugues de Massa, Jacques de Lentino, Gallo Pisano et tant d'autres se mettent à célébrer à l'envi la dame mystérieuse, qu'ils appellent la rose ou la fleur, la fleur d'en haut, la fleur des fleurs. Ils ajoutent à cette désignation quelque épithète caractéristique comme feuillue, branchue, mais notamment celle de *syrienne* ; ils la comparent enfin à *l'étoile d'Orient*.

Qu'on lise les vers d'Albertuccio della Viola, de Bonagiunta de Lucques, de Saladino de Pavie, de Jacopo Pugliesi, de Lapo Gianni, on y trouvera constamment cette rose ou fleur célébrée en termes aussi vagues, aussi obscurs, dans tout le cours de cette première période de la poésie italienne. Les plus empressés à suivre l'exemple donné par la cour de Sicile et par ceux qui marchaient sur ses traces, furent les Bolonais, parmi lesquels se distingue surtout Guido Guinicelli, chaud gibelin et grave jurisconsulte, qui fit chorus avec les autres pour rimer et chanter d'amour. Bologne, qui devait à Frédéric II l'éclat de son Université, était alors tout impérialiste, à telles enseignes que les professeurs de droit romain y soutenaient, dans des thèses publiques, que l'Empereur était de droit (*de jure*) le roi des rois, le suzerain de tout l'univers terraque, l'image vivante de l'Éternel, et presque un dieu sur la terre.

Guinicelli fut le premier à s'aviser de donner un nom à la dame de ses pensées, il l'appela Lucia, *de lux*, lumière, mot sur lequel il ne cesse de jouer ; pour tout signalement il nous apprend qu'elle a des yeux de feu et porte un capuce nuancé (*va-*

¹ Nous ne saurions passer ici sous silence cette remarque de Luther sur le Cantique des cantiques : "Salomon a eu recours au style figuré, afin que le commun du peuple comprît, dans ces paroles magnifiques et à *double sens*, tout autre chose que ce qui y est traité réellement. C'est, en effet, ce que les princes ont coutume de faire lorsqu'ils composent des vers amoureux, que le vulgaire regarde comme adressés à une épouse ou à leur amante, quoique, en effet, ces princes ne traitent d'autre chose que de l'état et du gouvernement de leurs peuples. Il en est de même lorsqu'ils se servent des images et des termes empruntés à *la chasse* ; s'ils veulent exprimer que l'ennemi a été mis en fuite et vaincu, ils disent que le sanglier a été frappé, blessé ; que la bête est prise, etc." (*Praefat. D. Mart. Lutheri, In Cantico cantic.*, p. 268 et seq., T. IV. Jenae, 1570.). Or il se trouve précisément que Frédéric II a écrit aussi un traité de fauconnerie qu'il serait certes curieux de consulter. Nous donnerons à la fin du volume, si nous en trouvons la place, sa déclaration d'amour à *Madonna*.

riopinto). Cette manie amoureuse de la part d'hommes graves n'avait pas laissé que d'éveiller des soupçons dans le parti opposé ; on crut donc prudent, parmi les impérialistes, d'imiter Guinicelli, et à partir de ce moment les poètes gibelins assignèrent tous un nom à leur dame, dont l'essence restait toujours la même pour chacun d'eux. Aussitôt, comme à un signal donné et en exécution d'un mot d'ordre, on vit paraître les Jeanne, les Mandetta, Constance, Nina, Selvaggia, Becchina, etc. Béatrice enfin, longtemps anonyme, fut enfin baptisée.

Un autre caractère de la poésie gibeline, c'est l'obscurité, c'est l'inintelligibilité même ; non par suite de la vétusté de la langue ou de l'inhabileté de l'écrivain, mais par l'effet de sa volonté déclarée. C'est déjà ce que nous avons remarqué pour le genre *clus* des troubadours ; mais en Italie, cette obscurité de parti pris est déterminée par un sentiment de crainte, qui perce partout lorsqu'il ne s'exprime pas ouvertement. Il semble cependant que des poètes qui composent dans l'idiome commun de leur pays, pour que leurs pensées soient accessibles à tous, doivent chercher à les rendre aussi claires que possible pour la foule, ou du moins pour des esprits ordinaires, si elles n'ont rien de contraire à la loi politique ou religieuse, ni à la morale. Mais, loin de là, ils font et ils veulent faire des *compositions obscures*, dont le sens, difficile à pénétrer, ne soit accessible qu'à ceux qui professent la même religion qu'eux, le culte de *l'Amour*, encore faut-il, pour en avoir l'intelligence complète, que l'on appartienne au même grade qu'eux, et ils ne se font pas faute de le déclarer.

Roger des Amici s'efforce de s'exprimer en style discret et caché, *cheto e celato* ; Jean de l'Orto s'étudie à parler avec une intention subtile, *intenzion sottile*, de son amour, dont les gens de bien seuls doivent avoir senteur, *sol di lui sentore*. "Prends garde, dit Guido Cavalcanti à une de ses ballades, d'être vue des gens ennemis de ce qui est de noble nature", et à une autre : "Tu peux aller où te plaira, je t'ai si bien ornée que tu seras agréée de ceux qui sont doués d'intelligence, tu ne te soucies pas des autres".

Dante abonde en formules de ce genre que nous pourrions reproduire à l'infini. "Ceux-là seront rares, dit-il à une de ses chansons, qui saisiront bien ton sujet, *tua ragione*, tant ton langage est difficile et laborieux, *faticosa e forte*, et, dans sa Vie nouvelle, il répète à plusieurs reprises qu'il craint d'en avoir trop dit, qu'il faut être *fidèle d'Amour*, au même degré que lui, pour résoudre les difficultés d'un sonnet qu'il s'abstient de commenter". Enfin, dans son poème, il nous faut bien le croire lorsqu'il nous dit qu'une doctrine quelconque se cache "sous le voile de ses vers étranges", lorsqu'il nous avertit que ce voile devient plus mince, *s'assottiglia*, pour nous inviter à le pénétrer.

Il est certes difficile de croire que, si cette doctrine eût été complètement orthodoxe, s'il n'eût été question, pour lui comme pour les autres, que d'un amour idéal, d'une simple philosophie spéculative et surtout de célébrer les sublimes vérités du dogme catholique, il eût été nécessaire d'épaissir ainsi les ténèbres devant les yeux du lecteur.

Quelque difficulté que puisse offrir l'interprétation de nombre de poésies émanées de ces gibelins, si éminemment obscurs de propos délibéré et parmi lesquels figurent les plus grands écrivains de l'Italie, elle ne peut étonner davantage que la singulière coïncidence que présente le rapprochement de certains faits relatés soit par eux-mêmes, soit par leurs biographes et qui sont assez généralement acceptés comme historiques.

Ainsi, la semaine sainte paraît l'époque consacrée pour leurs amours ou pour les circonstances les plus importantes de leur vie. Ils voient pour la première fois leur dame ou se rencontrent avec elle dans un temple, le mot église n'étant jamais employé. Laure apparaît à Pétrarque dans le temple de Claire (épithète se rattachant à *lumière*), dans la ville d'Avignon. Fiametta (diminutif de flamme, *luciola*) se montre à Boccace dans celui de Sainte-Claire, à Naples. Dante se trouve aussi dans un temple avec Béatrice, mais il se sert d'une périphrase pour l'indiquer, et l'appelle "un lieu où l'on chante les louanges de la reine de gloire". Pétrarque, Camoëns¹, le troubadour Ausias March, Louis Martelli s'éprennent, tous les quatre, dans le temple, un vendredi saint, jour solennel dans certaines associations secrètes, et les quatre dames meurent précisément un vendredi saint, dans tout l'éclat de leur beauté. Le Bolonais Onesto devient amoureux de la sienne un jeudi saint et Boccace le samedi suivant.

Laure rend le dernier soupir à la première heure du jour, le 6 avril, et Béatrice était morte de même à la première heure du jour le 9 juin, *neuvième mois* de l'année, *selon l'usage de Syrie (Vita nova)*, dans le solstice d'été.

C'est le jeudi saint que s'ouvre la vaste scène de la *Divine Comédie*, et Dante reste dans l'enfer le jeudi et le vendredi, pour en sortir le samedi saint ; et c'est aussi le vendredi saint que Pétrarque conçoit l'idée de son poème latin de l'Afrique, non moins énigmatique que la *Comédie* ; enfin c'est le samedi saint que Boccace se sent poussé à écrire l'ouvrage mystique ayant pour titre le *Filocopo*, et c'est dans la semaine sainte que se trouvent réunis les personnages de son *Décameron*.

Toutes ces dames, moissonnées à la fleur de l'âge, dont les adorateurs, qui n'ont pas songé, ou qui du moins n'en disent mot, à les épouser, n'ont pas même versé une larme, exprimé un regret, quand l'objet de leur flamme a donné sa main à un autre ; toutes ces dames incomparables dont ils n'attendaient qu'un regard, un salut, un sourire, montent régulièrement au troisième ciel, au ciel de Vénus, et leurs amants désolés restent sur la terre à les pleurer, en les adorant toujours, sauf à chercher près de quelque autre des consolations d'une nature plus substantielle que le soin de les chanter².

Des coïncidences si nombreuses, si frappantes, si caractéristiques ne sauraient être fortuites. Elles ont droit, sinon de convaincre, au moins de surprendre beaucoup ceux qui réfléchissent que tous ces *fidèles d'Amour*, comme ils se dési-

¹ Camoëns fut condamné à mort, puis exilé, pour *intrigue amoureuse*. Lisez, pour menées sectaires sous jargon érotique. Le motif exprimé est évidemment symbolique. Le Tasse fut aussi relégué parmi les fous, pour intrigue amoureuse. Mais ceux qui liront attentivement ses dialogues et son traité sur l'allégorie reconnaîtront quel était le genre de sa folie.

² Dante fut six fois père avec Gemma Donati, sa femme. Pétrarque laissa plusieurs enfants naturels, et Boccace n'eut pas une conduite plus exemplaire.

gnaient eux-mêmes, dont le sort offre tant d'uniformité, qui déliraient d'amour jusqu'aux derniers jours de leur vieillesse et, bien loin de s'en taire, allaient le proclamant sans fin dans des poésies inintelligibles, étaient, pour la plupart, des personnages graves, investis de charges publiques, des magistrats, des ecclésiastiques, des jurisconsultes, non des coureurs d'aventures galantes ; qu'ils appelaient leur amour un *art*, une *science*, à l'exemple des troubadours provençaux, qui avaient leur *gaie science*, leur art du *gai savoir*.

Or, c'est parce que cet amour était un art, qu'il avait nécessairement ses règles, son langage technique ; et c'est parce que tous se conformaient à ces règles et employaient ce langage, que l'on rencontre chez eux les mêmes formules, les mêmes dates cabalistiques, les mêmes figures, les mêmes symboles, la même disposition à rappeler le *Temple* et la *Syrie*.

Un moment vint où la monotonie de cet amour, de ces plaintes, de ces élans mystiques éveilla l'attention de Rome, mise sur ses gardes par les chants amoureux des poètes provençaux. Des indiscretions, des imprudences peut-être, excitèrent ses soupçons et Dante, de concert, sans doute, avec Guido Cavalcanti et Cino de Pistoie, ses amis, qui reconnaissaient la nécessité de modifier le langage conventionnel de leurs cosectaires, conçut le projet hardi d'arborer la bannière du catholicisme, de se faire une égide de ses dogmes et de continuer de lui faire la guerre avec ses propres armes. Il s'agissait, pour mettre à exécution ce plan machiavélique, de combiner habilement deux éléments en antagonisme complet, de greffer le rameau orthodoxe sur le tronc gibelin, de montrer une Béatrice érotique se transfigurant bientôt en une Béatrice philosophique, d'essence hétérodoxe, sous le travestissement théologique. C'est-à-dire de substituer, en apparence, le dogmatisme au platonisme, ou de les mélanger tellement que le premier fit passer l'autre, avec tout ce qu'il cachait d'hostile contre l'autorité apostolique, de subversif à l'égard des croyances et de l'ordre établi.

Ce plan d'une combinaison si profonde, d'une exécution si difficile qu'il y fallait la puissance du génie, Dante entreprit de le réaliser ; il l'annonça aux siens dans la *Vie Nouvelle*, l'exécuta dans la *Comédie* et en donna l'explication raisonnée tant dans le *Convito* ou Banquet que dans son traité sur l'emploi de l'*idiome vulgaire*.

Jetons d'abord un regard sur la *Vie Nouvelle*, opuscule qu'une niaiserie sentimentale a fait considérer comme le récit naïf d'une première inclination, récit que Dante aurait écrit au temps de sa jeunesse, pour fixer ses souvenirs et épancher ses regrets, car elle est, à vrai dire, le programme du poème.

NOTA. La *Vie Nouvelle* est, incontestablement, la clef de toutes les machines poétiques mises en œuvre par son auteur: quelque obscurité que puisse donc présenter, au premier abord, l'interprétation que nous en donnons, elle ne doit pas rebuter. Plus on ira en avant, plus cette obscurité se dissipera, surtout si l'on veut bien suivre sur le texte original l'analyse critique, dans laquelle nous rétablirons, pour chacune des oeuvres de Dante, la pensée réelle dissimulée sous le sens littéral.

Ici commence normalement le chapitre sur l'analyse critique de la *Vie nouvelle*

p. 73 à 81 - LANGAGE SECRET DES SECTAIRES.

Seul, l'opuscule cabalistique intitulé *Vie Nouvelle*, suffirait pour établir qu'il existait en 1300 une langue convenue dans les rangs de l'opposition révolutionnaire, qui s'attaquait tout à la fois à l'ordre politique et à l'ordre religieux ; en effet, on n'écrit point de ce style, avec ces images et ces formules, en s'adressant, de son aveu, aux *esprits intelligents*, sans être certain d'avoir bon nombre de lecteurs pour lesquels aucune de ces paroles si artificieusement disposées ne sera une lettre morte. Nous verrons que cette méthode n'est pas nouvelle, qu'elle a été non seulement le résultat de la nécessité, car la compression engendre fatalement la ruse et la subtilité, mais que, dès les premiers temps de l'Église, il était de précepte, pour ceux qui se séparaient d'elle, de ne pas laisser apparaître le schisme ou l'hérésie, de cacher leur doctrine et de se donner même, au besoin, pour orthodoxes.

A l'époque dont nous nous occupons, où le rationalisme était en lutte contre la foi, l'esprit de révolte ou de réforme, comme on voudra l'appeler, contre le principe d'autorité, l'Église avait cru devoir recourir à des mesures d'une extrême rigueur pour effrayer les dissidents et avoir à punir moins de coupables. Les châtiments les plus terribles avaient été prononcés successivement, par bulles et décrets, mais surtout par les conciles de Melun et de Béziers en 1221, d'Arles en 1234, de Narbonne en 1236. Quiconque était condamné comme hérétique était non seulement proscrit par les lois civiles et ecclésiastiques, mais déclaré infâme et dépouillé de ses biens, ses débiteurs étaient quittes envers lui, la maison qui lui avait servi d'asile était rasée, ceux qui l'avaient assisté ou caché étaient déchus de leurs titres, charges, emplois ou dignités, et la redoutable inquisition veillait à l'exécution des sacrés canons. Il y avait donc un immense danger à les braver, sans aucune utilité immédiate pour ceux qui en auraient eu l'audace¹ ; c'était courir volontairement au bûcher, assurer sa ruine et celle de ses proches. Toutes les âmes ne sont pas assez fortement trempées pour chercher le martyre de gaieté de cœur et, seule, la foi véritable donne le courage qui fait les vrais martyrs.

On peut voir dans le docte ouvrage de M. Matter, intitulé *Histoire critique du gnosticisme*, combien les premiers hérésiarques tenaient à ne pas se séparer de l'Église et à passer pour chrétiens lorsqu'ils n'en avaient en réalité que le nom. Leurs sectes, si nombreuses, constituaient autant d'écoles synchrétiques où la philosophie et l'érudition la plus variée et la plus subtile s'alliaient à la théosophie : laissant de côté la spéculation, elles s'attachaient surtout à la tradition, se transmet-

¹ Une ordonnance de saint Louis, en 1228, promet deux marcs d'argent à quiconque dénoncera un hérétique, et condamne à la perte de tous ses biens quiconque l'aura défendu ou caché, prononçant en outre l'incapacité de lester et de prêter témoignage, ainsi que la déchéance de toutes fonctions et dignités.

taient ainsi les doctrines et les préceptes de sanctuaire à sanctuaire : aussi le nom de chaîne d'or fut-il donné aux maîtres chargés d'instruire les générations successives.

Ces **gnostiques**, *enfants de la lumière*, regardaient en pitié les *enfants du monde*. Possesseurs, selon eux, de toutes les richesses intellectuelles des générations primitives, éclairés par une tradition, une intuition, une révélation et des écrits particuliers, leur prétention était d'enseigner mieux que les chrétiens apostoliques, ne possédant que des écrits et des doctrines altérées par l'impéritie de leurs chefs. Mais cet enseignement, ils ne le donnaient qu'à la suite d'épreuves et par l'**initiation**. Dans presque toutes leurs sectes, les élus ou *pneumatiques* étaient séparés du vulgaire et des *psychiques*. Ainsi, saint Irénée affirme que les basilidiens communiquaient leurs doctrines par grades, et que tous ne connaissaient pas les mystères de leur secte, qu'à peine, sur mille, il y en avait un d'initié, et, tout au plus, deux sur dix mille (Irenaeus, *Adv. haeres.*, lib. I, c. 23). Basilide éprouvait ses disciples par cinq années de silence, et le valentinien Marcus s'était emparé de la doctrine mystique des nombres de Pythagore. Tous se distinguaient, du reste, en aspirants et en initiés, ayant leurs symboles, leurs signes et leur langage, en parfaits et imparfaits (Eusebe, *Histoire ecclésiastique*, IV, c. 7).

Les sectateurs de Basilide, qui vivait dans le 1^{er} siècle de notre ère, voulaient bien, à l'exemple du *Nous*, qui s'était égalé aux hommes, s'abaisser jusqu'à eux, les étudier et les connaître, mais sans se laisser pénétrer ou connaître par eux. C'était là pour eux non pas une opinion, mais une théorie, que leur rappelait cette sentence solennelle : *Tu connaîtras tous les autres et personne ne doit te connaître toi-même* (Irenaeus, - Epiph., *Haeres.*, XXIV, § 5). S'autorisant de cette maxime, ils cachaient et reniaient leurs croyances, non seulement comme chrétiens, mais comme basilidiens, et se dérobaient au martyre en s'appuyant sur l'exemple du Sauveur, qui, selon eux, s'était dérobé à la mort sur la croix. A leur avis, ceux qui aspiraient aux palmes des confesseurs étaient des hommes remplis de préjugés (*Ibid.*, r, 23). La même règle de conduite était adoptée vers la fin du IV^e siècle par les disciples de Priscillien, dont la doctrine se composait de manichéisme et de gnosticisme. Condamnés par deux conciles (A Sarragosse, 880 ; à Bordeaux, 385) et poursuivis à outrance, ils se lièrent plus étroitement, se réunirent avec plus de mystère et établirent pour maxime, qu'il *valait mieux jurer et se parjurer que de livrer ses secrets aux persécuteurs* (Matter, *Histoire critique du gnosticisme*, T. I, p. 386). Ils ne faisaient en cela qu'imiter l'exemple de Manès lui-même.

Au IX^e siècle, Photius, patriarche grec de Constantinople, nous apprend que les pauliciens, autre secte manichéenne, changeaient jusqu'à leur nom, et donnaient à leurs conciliabules celui des églises de l'Apocalypse. Bien plus, qu'ils attribuaient aux paroles de l'Évangile une acception toute différente du sens réel : *Illis sensus attribuit et accommodavit quibus nulla sacra verba convenient*. Or, c'est véritablement là tout le système du langage conventionnel, dans quelque association secrète que ce soit, et Dante n'en a pas suivi d'autre.

Ces pauliciens appelaient romains les chrétiens, eu s'arrogeant exclusivement le nom de chrétiens (Aussi Dante nous dit-il que Béatrice fut des *chrétiens* du XIII^e siècle).

Leurs conventicules étaient l'*Église catholique* ; pour eux, entendre l'Évangile, c'était recevoir le baptême ; parce que Jésus-Christ a dit : Je suis l'eau vive. Les mots de Père, Fils et Saint-Esprit n'étaient pas employés par eux dans le sens de l'Église ; la sainte Mère de Dieu, en qui ils disaient croire, était la Jérusalem céleste, et les paroles du Sauveur étant, pour eux, son corps et son sang, ils prétendaient communier sans la consécration du pain et du vin ; enfin ils disaient adorer la croix, le Christ étant lui-même la croix, "*Ipse enim, inquit, manus in figuram crucis extendit*", et leurs prêtres étaient le collègue apostolique du Christ et de ses disciples (*Dogmatica Panoplia Euthymii Monachi Zigabeni*. Trad. par Zeno, t. II, p. 47 et suiv. Venise, 1555).

Nous retrouvons le même système chez les bogomiles de Bulgarie, issus des manichéens et des pauliciens, "*qui cum Pauliciani consentiunt*", et d'où sont dérivés, au témoignage de tous les historiens, les bulgares, cathares ou patarins, du midi de la France et de l'Italie.

Le moine de Zigabène, leur contemporain, nous apprend qu'ils n'admettaient que sept livres de l'Écriture sainte, dont l'Apocalypse était comme le sceau : "La SAGESSE, disent-ils, s'est élevée elle-même sa maison appuyée sur *sept colonnes*. Par cette *maison de la Sagesse*, ils entendent leur synagogue, et par les colonnes, les sept livres. Si on les pousse à ce sujet d'avouer la vérité, ils ont recours au subterfuge, et se retranchent dans l'allégorie, *ad allegoriam sese convertunt*. Ils feignent de croire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, quand ils n'attribuent ces trois appellations qu'au Père, qu'ils croient avoir la *forme humaine*".

Grâce à leurs subterfuges allégoriques et à force de subtilités, ils étaient arrivés à un *Credo* qui ne différait en rien extérieurement de celui des catholiques. "Selon eux, la plus grande partie des hommes est sous l'empire du démon, le petit nombre seulement est du côté du Père, et ceux-là montent au rang des anges, *in angelorum ordinem ascendisse*". Ces hommes, qui devenaient anges de leur vivant, prétention de tous les mystiques jusqu'à Swedenborg, appartenaient nécessairement à leur secte. "Ils appellent leur synagogue Bethléem, dans laquelle naît *le Christ ou le Verbe de Dieu*, et donnent le nom d'*Hérode* à la nôtre, qui s'efforce de tuer le Verbe, *né parmi eux*". Nous verrons dans la *Comédie* des antithèses allégoriques en rapport parfait avec celle-là ; et Babylone en opposition constante avec Jérusalem.

A mesure que l'initié montait en grade dans cette secte, il apprenait à voir en lui le Christ. La marche de leur enseignement rappelle d'une manière frappante celle des Ismaélites ou Haschischins, ce qui nous reporte aux Templiers. Nous nous bornerons à la résumer avec le moine de Zigabène : "*Omnia denique bona praecipiant, utilique, doctrina pelliciunt ; paulatim venantur et ad interitum trahunt ; temporis enim progressu tritico zizania injiciunt*. Et lorsqu'ils ont fait de leurs malheureux disciples des sujets obéissants, qu'ils les tiennent dans leurs filets, alors ils leur versent le poison et leur livrent les mystères diaboliques". S'appliquant à pervertir le sens des mots dans les sept livres adoptés par eux, "tout ce qui s'y trouve dit contre

les pécheurs, les impies, les idolâtres, est, à les en croire, proféré contre nous, catholiques ; ils s'appliquent, en revanche, tout ce qui y est dit des amis de Dieu, se considérant comme les seuls justes, les élus et les héritiers du royaume du Ciel.... Seuls ils sont les pauvres d'esprit, ayant *soif de justice* ; ils sont *le sel de la terre* et *la lumière du monde* ; enfin tout ce que le Christ a dit des Apôtres".

Selon eux, il y a un sens arcane dans ces mots : "*Omnis carnis qui demiserit uxorem, excepta fornicationis causa, etc.*, sens qui ne peut être compris que par ceux qui ont *dépouillé la chair*". C'est évidemment une figure dont le bon moine ne se doute pas, c'est-à-dire l'union de l'âme et du corps, avec lequel celle-ci doit rompre, pour arriver à l'intelligence des plus hautes vérités, comme il arrive dans toutes les initiations, et cette figure nous donne la clef de celle qui suit.

"Ils disent que tous les leurs, chez qui habite le Saint-Esprit, sont les géniteurs de Dieu, devant être appelés ainsi, attendu qu'ils conçoivent le Verbe de Dieu, *et in utero gerant, atque etiam pariant, dum alios docent*¹, *et nihil amplius quam ipsi habeant habere primam illam genitricem*. Ils nient qu'ils *aient à mourir*, prétendant qu'ils sont seulement transmués, comme en songe, et qu'ils dépouillent, sans peine ni douleur, ce vêtement de fange, pour revêtir la tunique immortelle et divine du Christ, en reprenant *le même corps et la même figure*, pour s'élaner, précédés par les anges et les apôtres, vers le royaume du Père, tandis que le corps, qu'ils ont dépouillé, se dissout en poussière".

Mais gardons-nous de croire qu'ils dépouillaient ainsi leur corps sans douleur, car le moine de Zigabène, comprenant peu l'allégorie, affirme avoir vu brûler un de leurs chefs, qui "non seulement versait des larmes en abondance, mais poussait même des cris perçants". Ce malheureux ne s'était pas conformé, sans doute, avec assez d'habileté et de prudence aux préceptes de sa secte, que nous trouvons ainsi formulés dans cette même panoplie dogmatique.

Ils affirment que cette parole du Seigneur est tracée dans les Évangiles : "Cherchez à vous procurer sûreté par tous les moyens ; *omni ratione salutem vestram consulite*, c'est-à-dire efforcez-vous, en *simulant par tout l'art et toute la ruse possible la foi* de ceux qui vous oppriment, *omne arte et dolo simulantes fidem eorum*, de vous sauver du péril de la mort. Quoi qu'ils vous disent, faites-le avec *simulation*, mais ne veuillez le faire *en vérité*, selon leur manière d'agir *secundum opera eorum*. En effet, le Seigneur lui-même s'exprimait ouvertement avec ses disciples, tandis qu'il s'adressait aux incrédules en paraboles ; il faut donc que les incrédules, abusés par l'apparence extérieure de la simulation, *simulationis speciem intuentes*, ne voient pas ce qui est caché dans nos cœurs, et n'entendent pas en écoutant, *audientes non audiant*, car ils appellent *parabole* le dol et la dissimulation". La *Vie Nouvelle*, on vient de le voir, et la *Comédie*, on le verra bientôt, n'offrent en réalité qu'un assemblage de paraboles et la mise en pratique de ces préceptes dictés par la terreur.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur le vocabulaire de ces hérétiques d'où dérivèrent ceux de la Provence et de l'Italie. "Ils interprètent ainsi ces paroles, œil pour œil, dent pour dent : les *yeux* sont les *deux lois* mosaïques et évangéliques". De là la signification que Dante attribue lui-même, dans le *Convito*, aux yeux de sa Béatrice-Philosophie qui sont, dit-il, ses démonstrations, ses enseignements : "Les *dents* sont les deux voies, l'une large, l'autre étroite, *latam et arctam*. Dans ces mots : *Quand tu pries, entre dans ta chambre* ; par *chambre*, ils entendent *l'esprit, pro cubiculo mentem intelligunt*". Ce qui nous explique ces *chambres* dans lesquelles les esprits de Dante lui parlent, en latin, de la dame de son esprit, et celle où il se retirait pour pleurer et s'entretenir avec l'amour.

Comme les pauliciens "adoptaient l'habit monacal" afin d'échapper plus facilement au soupçon et de se réunir sans être inquiétés, ils s'appliquaient ces paroles de l'Évangile, Voyez les oiseaux du ciel, qui ne sèment ni ne moissonnent ; "en effet, ils appellent oiseaux du ciel, *volatilia coeli*, les moines qui habitent dans les colonnes, *qui in columnas degunt*". Et ces colonnes sont les sept livres admis par eux.

Nous ne citerons rien de ce qui touche au dogme, pour ne pas tomber nous-même dans l'hérésie en la signalant. Nous bornant à dire que, pour ces sectaires, tout le mystère de la Conception se réduisait à une allégorie, comme la plus grande partie des mystères du Christianisme. Mais il est assez remarquable que, selon eux, le Sauveur, après avoir plongé l'ange rebelle, *desertorem*, dans le Tartare, "retrancha de son nom la syllabe EL, qui est angélique, et ne lui permit plus de s'appeler Satanael, mais seulement Satan". Nous retrouvons en effet ce monosyllabe dans la *Comédie* et dans le *Banquet*, où il est l'objet d'une assez longue discussion.

"Honorez les démons, *demonia colite*, disaient-ils, non afin qu'ils vous fassent du bien, mais afin qu'ils ne vous fassent pas de mal, affirmant que c'était la parole de Dieu dans leurs Évangiles. Ce qu'ils expliquaient ainsi : Il faut honorer les *démons* qui habitent *dans les temples* édifés de main d'homme, *in templis manu factis* (on comprend qu'il s'agit ici du clergé orthodoxe), de peur qu'ils ne s'irritent et ne perdent ceux qui refuseraient de le faire, car ils ont une grande et invincible force pour nuire, à laquelle ni le Christ lui-même ni le Saint-Esprit ne sauraient résister".

"Ils appellent la communion du corps et du sang de Notre-Seigneur, le sacrifice des *démons qui habitent, les temples*, citant, en témoignage ces paroles du prophète Isaïe : *Qui paraverunt mensam FORTUNAE et demonii poculum impleverunt*, etc. ; et l'on verra Dante désigner tour à tour le souverain pontife, sous le nom de Fortune, de Dîs, de Plutus ou Pluton. "Pour eux, le *Pater* était le pain de la communion, le calice était le Nouveau Testament, tous deux réunis, la cène mystique ; les miracles, les pas du Christ ; les Évangiles, le souffle de ses lèvres ; l'arche ou grenier, *aream*, les chrétiens de diverses croyances ; eux, le froment ; les orthodoxes, la paille ; leur doctrine, le vin nouveau ; ceux qui les rejettent, les vieilles outres ; ceux qui les adoptent, les outres nouvelles".

"Ne livrez pas, disent-ils, le saint aux chiens et ne jetez pas vos perles devant les porceaux : appelant *saint* la partie la plus simple de la foi qu'ils professent, et *perles*, ce qu'elle renferme de plus caché et d'une erreur plus raffinée ; *chiens* et

¹ Pétrarque nous montre ainsi sa Laure mourant, *partibus exhausta*.

pourceaux, les hommes pieux de notre foi, comme s'ils étaient des idolâtres. Ils considèrent d'abord comme des chiens et des pourceaux ceux qui viennent à eux, puis, lorsqu'ils ont avancé peu à peu et sont devenus plus parfaits, ils lui livrent le saint et les perles". C'est-à-dire qu'ils leur expliquaient le fond de leur doctrine en lui donnant la clef de leur langage mystérieux.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, dans les initiations de ces sectaires, le néophyte devenait la Vierge, concevant et enfantant *par l'oreille* ; mythe dans lequel l'homme changeait de sexe et devenait la dame mystique ou dame de l'esprit, l'âme elle-même, dont la conception et l'enfantement ne consistent en réalité qu'à *entendre* d'abord l'exposition du mystère, puis son explication. Ce jargon bizarre que nous avons vu reproduire dans la *Vie Nouvelle* se rapporte, du reste, à ce que rapporte le patriarche Photius des manichéens du IX^e siècle, disant : "Nous croyons à la sainte Mère de Dieu, dans laquelle est entré le Seigneur et de laquelle il est sorti, lorsqu'ils entendaient par ces mots la Jérusalem céleste". En effet, la Jérusalem céleste et la vierge Marie sont dans cette langue des termes synonymes pour exprimer l'ensemble des croyants ou l'église sectaire.

Ces citations pourraient être multipliées à l'infini ; mais c'en est assez, sans doute, pour établir incontestablement que, dès le commencement de l'ère chrétienne, ceux qui étaient en dehors de l'Église orthodoxe, réduits à dissimuler leur croyance, avaient fini par se faire un précepte de cette dissimulation, et l'avaient mise en pratique ; au moyen de l'initiation et de tout ce qui s'y rattache, notamment l'adoption d'un langage particulier. **Dante, affilié évidemment à l'une de ces sectes**, ne fit donc que suivre la voie qui lui était tracée par ses prédécesseurs, et dont ses successeurs se gardèrent bien de s'écarter ; non par défaut de courage, sans doute, car il en fallait beaucoup encore pour braver, même en le trompant, un pouvoir qui faisait trembler les rois, et pour oser l'attaquer couvert de ses propres armes ; mais parce que, n'ayant pas d'autre machine de guerre à sa disposition, sa croyance lui disait de s'en servir, et que le *salut* devenait à ses yeux la loi suprême.

p. 82 à 88 - LE LANGAGE SECRET CONNU A ROME ET OPINION CONTEMPORAINE SUR L'HÉRÉSIE DE DANTE.

Il ne faut pas croire néanmoins que Rome fût abusée par tout cet échafaudage amoureux et dogmatique, à l'aide duquel on cherchait à lui faire illusion ; elle voyait avec une douloureuse inquiétude l'erreur chercher à se propager par tous les moyens et, comme un véritable Prothée, se transfigurer sans cesse pour échapper à sa juste sévérité. Mais, dans sa rigueur, elle était mère et n'entendait se montrer inexorable qu'autant qu'il y avait évidente nécessité de sévir. Elle fermait volontiers les yeux et, pourvu que l'hérésie ne se manifestât pas effrontément, qu'elle ménageât les apparences et se déguisât assez habilement pour ne pas frapper les regards des simples, elle l'épargnait et attendait les coupables à résipiscence. Il y aurait même eu de sa part défaut d'habileté à en agir autrement. En effet, à une époque où la diffusion des livres, tous copiés à la main, était si difficile, où l'on ne pouvait se procurer des manuscrits qu'à prix d'or, où, par ce motif même, tant de gens étaient illettrés, même dans les plus hautes classes, il y avait en réalité peu de danger pour son autorité dans les ouvrages qui pouvaient paraître de temps à autre, lors surtout qu'ils lui rendaient ostensiblement hommage. La prédication était bien autrement dangereuse, aussi, dès que l'hérésie osait y recourir, la réprimait-elle avec une extrême énergie. Deux nouveaux ordres religieux, **les Franciscains et les Dominicains**, furent même institués pour lui opposer une **digue puissante**.

Les chefs de l'Église comprenaient qu'il lui aurait été bien plus funeste de révéler à la foule des croyants ce que certains écrits, des littératures entières renfermaient d'hostile contre ses dogmes, que de laisser des fictions, plus ou moins transparentes pour elle, circuler dans un public restreint, fictions dont quelques-uns seulement étaient en état de percer le voile, quand le plus grand nombre n'y voyait que des œuvres d'imagination et un délassement pour l'esprit. De tout temps, les hommes furent de glace aux vérités et de feu pour le mensonge. Si Gerson et nombre de dignitaires ecclésiastiques, au lieu de se borner à se récrier contre **le roman de la Rose**, eussent proclamé que ce roman, qui eut longtemps la vogue, était non seulement une satire contre la cour pontificale, mais encore **l'apothéose de l'hérésie**, il aurait doublé, triplé le nombre de ses lecteurs, qui auraient cherché à découvrir le venin caché avec soin, et n'auraient pas manqué d'y parvenir ; si les bulles qui proscrivaient l'étude du **provençal**, au lieu de s'appuyer ostensiblement sur les traductions de la Bible et des Évangiles, dans cette langue, avaient déclaré que **toutes ces poésies amoureuses des troubadours ne faisaient que chanter l'hérésie et pousser à la ruine de la foi catholique**, elles auraient produit un effet diamétralement opposé à celui qu'on en attendait et qu'elles ont obtenu, on aurait étudié avec plus de zèle que jamais l'idiome ennemi.

Si **les romans de chevalerie** de tous les Cycles avaient été dénoncés comme écrits et conçus dans un esprit d'hostilité **contre l'organisation théocratique de la société**, à laquelle on prétendait **substituer une organisation monarchique**, ce Charlemagne débonnaire étant la personnification de l'Empire, destiné à triompher des mécréants, des infidèles et de leur chef, désigné tantôt sous un nom, tantôt sous un autre, mais figurant toujours le chef vénéré de la chrétienté, l'imprimerie aurait peut-être été inventée quelques siècles plus tôt.

Peu s'en fallut que l'ordre du Temple ne dût sa conservation, sous la seule condition d'une réforme devenue nécessaire, à cette politique circonspecte des chefs de l'Église, **préoccupés constamment du désir d'étouffer toute cause scandaleuse**. Lorsque, de guerre lasse, Clément V se décida à céder aux exigences menaçantes de Philippe-le-Bel, ce fut en assumant toute la responsabilité de la mesure, qu'il frappa cet institut religieux. Il en prononça de sa propre autorité la suppression, parce que, sachant trop bien en quoi consistait le crime de l'Ordre ou du moins celui de ses principaux chefs, il comprit que, pour les faire condamner par le concile, il faudrait révéler tout ce que les informations secrètes avaient produit

de renseignements sur leurs doctrines et leur but, le déclarer à la face de la chrétienté et jeter ainsi au vent des germes qui auraient pu donner bientôt une moisson funeste.

Une conduite prudente et sage autant qu'habile a détourné tous ces dangers, le *Roman de la Rose* n'est plus connu que de nom, la langue provençale est morte et, avec elle, les poésies soi-disant galantes des troubadours. Il en est de même des romans de la Chevalerie, et l'on discute encore sur le point de savoir si les Templiers étaient ou non coupables.

Il en a été tout autrement pour Dante, sans doute, dont le poème domine encore, dans sa gloire, cette grande période du moyen âge ; mais il le doit à la tolérance des chefs de l'Église et surtout au magnifique usage qu'il a su faire des sublimes éléments, trop méconnus par lui, à l'aide desquels l'illusion a duré jusqu'à nous. Les pontifes ont pu croire d'abord qu'il en serait de sa *Comédie* comme de tant d'autres écrits, conçus dans le même esprit, avec des fictions analogues, et tombés peu à peu dans l'oubli. Puis lorsqu'ils virent le resplendissement catholique de l'œuvre éblouir à tel point les yeux, que, sauf un petit nombre de lecteurs, ne pouvant ou n'osant parler, l'immense majorité des fidèles restait dans l'ignorance de sa secrète essence, ils gardèrent le silence ; préférant, au péril de propager le mal, en le signalant, à une époque où l'instruction était peu répandue, l'inconvénient de laisser subsister une erreur inoffensive. Mais quelques faits suffirent pour prouver que les chefs de l'Église, pas plus que l'Inquisition, ne se sont **nullement mépris sur la tendance et les doctrines de Dante** Alighieri.

Tout le monde sait que le cardinal du Puget, légat apostolique, voulut faire exhumer les restes de Dante, pour les livrer aux flammes, comme ceux d'un hérétique, et que cet excès de zèle fut arrêté par la cour de Rome : mais un fait moins connu, c'est que Archimbaud, archevêque de Milan, inscrivit le nom du poète sur le catalogue des hérétiques (F. Cancellieri, *Dissertations sur la Vision du moine Albéric*, p. 62). Spontano le signale, dans ses Annales (Année 1314) comme un fauteur des Templiers ; le P. Brezio, se déchaînant contre lui, traite son poème de boutique de médisances, disant qu'on ne doit pas plus le croire qu'on ne croit un calomniateur. Denis Fabbri lui reproche d'oser "porter dans le ciel une bouche téméraire et sacrilège". Un de ses biographes nous apprend qu'il fut accusé d'hérésie par beaucoup, *accusatus est haereseos* (Filelfo).

Son ami inconnu lui-même, qui avait entrepris de commenter son poème, deux ans seulement après sa mort, et que l'on désigne sous le nom du familier de Dante, de *l'Ottimo*, s'exprime ainsi à ce sujet : "Il est à savoir que ce qui poussa l'auteur à traiter ainsi spécialement des points de la foi chrétienne, ce fut l'envie de nombre de mauvaises langues, *morditori*, qui, n'entendant pas son style ni sa manière poétique de parler, l'inculpaient d'hérésie en certains points" (Préambule du chant XXIV du Paradis). Il ne laisse pas toutefois de le signaler lui-même pour hérétique en le reconnaissant, ici, pour gibelin et en déclarant, là, que "les gibelins, tant ouvertement qu'en secret, étaient tous des hérétiques" (Enfer, X).

Enfin Bélisaire Bulgarini nous affirme que le poète florentin, de son vivant même, était considéré comme damné, en preuve de quoi il cite ce couplet : "Messire Dante Alighieri, tu es un grand hâbleur, *gran ciancieri* ; tu as écrit un gros livre sur l'enfer où tu n'es jamais allé ; mais compte bien que tu iras".

Peu de temps après la mort du poète, le P. Vernani, dominicain, laissait assez nettement percer la pensée de l'Inquisition sur son compte, en écrivant en ces termes au chancelier de l'université de Bologne : "Souvent un vase, dont l'intérieur contient une boisson vénéneuse, étale à l'extérieur des dehors séduisants ornés de *figures trompeuses*, de manière à abuser non seulement les simples et les ignorants, mais jusqu'aux hommes les plus habiles et les plus savants. Il en arrive ainsi plus souvent dans les choses spirituelles, et le péril en est plus grand encore pour ceux qui se laissent entraîner à l'apparence décevante. En effet, ce méchant esprit, qui est le père du mensonge, a de ces vases qui, en même temps qu'ils sont décorés extérieurement de figures dont l'honnêteté et la vérité séduisent, émaillés agréablement de couleurs frelatées, contiennent un poison d'autant plus cruel et pestilentiel que l'âme raisonnable a la prééminence sur le corps corruptible. Parmi ces vases du démon, il en est un (Dante) qui, sophiste verbeux, comme il est, est parvenu, en rimant fantastiquement beaucoup de choses, à se rendre agréable à nombre de gens par ses *paroles extérieures*. Introduisant dans les églises Boèce et Sénèque, cet homme a joint à ses fantômes poétiques le VERBE DE LA PHILOSOPHIE et non seulement il conduit, avec astuce, à la mort de la vérité les âmes faibles, mais il y pousse, par le *doux chant des syrènes*, les esprits les plus sains. Laissant donc de côté, avec mépris, ses autres ouvrages, j'ai voulu examiner un certain écrit qu'il a intitulé de la monarchie (F. Guidonis Vernani, *De reprobatione Monarchiae*, etc. Bononiae, 1746).

Le révérend inquisiteur signale bien le vice intérieur de la *Comédie*, mais il se garde de s'attaquer à elle, contrairement aux intentions de l'autorité dont il relève, c'est contre la Monarchie, traité aride, n'offrant ni figure ni couleurs trompeuses, qu'il va dirigeant son argumentation. S'il en faut croire l'éditeur de ce livre, Dante aurait été déclaré hérétique après sa mort, "comme on le voit, dit-il, dans Bartholo et dans Daniel de Volterra".

Mais de son vivant même il paraît peu contestable que Dante eut maille à partir avec l'inquisition. On lit en effet dans un manuscrit de la bibliothèque Riccardiana, à Florence (Sous le numéro 1011), un court avant-propos, de très ancienne date, au *Credo* de Dante, où il est dit qu'il "fut accusé d'hérésie devant l'inquisiteur, comme un homme ne croyant pas en Dieu et n'observant point les articles de la foi". En effet, est-il ajouté, "il comparut devant l'Inquisition" (*Saggio di rime di diversi buoni autori*. Florence, 1825, préface). Dans un autre manuscrit de la même bibliothèque (n° 1154) ce *Credo* est précédé de l'intitulé que voici : "Discours, *concione*, envoyé par Dante Alighieri de Florence, dénoncé au pape comme hérétique". Un troisième manuscrit, sous le n° 1691, porte une indication à peu près semblable.

Enfin le P. Venturi, jésuite, fait encore mention, dans la première édition de son commentaire, de deux autres manuscrits, l'un ayant ces mots en tête : "Certains vers faits par Dante Alighieri lorsqu'il fut accusé d'être hérétique" ; l'autre : "Ici

commence le traité de la foi catholique composé par l'illustre et très fameux docteur Dante Alighieri, poète florentin, en réponse à messire l'inquisiteur de Florence, sur ce que Dante croyait".

Nous pouvons donc considérer comme certain que le poète florentin fut inquieté pour ses opinions, suspectes avec raison ; beaucoup de faits historiques ne reposent pas sur des témoignages aussi précis et aussi concordants. Quant à savoir ce que Dante croyait, on va voir qu'il était bien difficile, voire même à un inquisiteur, de s'en assurer, et encore plus de pénétrer ce qu'il pensait. Laissons-le parler lui-même ; son *Credo* commence en ces termes :

"J'ai mainte fois écrit sur *l'amour* en rimes, que j'ai faites aussi douces, belles et agréables que je l'ai su, et j'ai employé toutes mes limes à les polir. Désabusé, mes désirs prennent une autre direction, car je reconnais avoir dépensé mes fatigues en vain, et qu'elles ne m'ont rapporté qu'un triste salaire, *mal paghe*. Renonçant désormais à *ce faux amour* (d'autant plus faux qu'il était simulé), je veux ne plus parler de lui dans mes écrits, et discourir de Dieu comme un chrétien (non comme un catholique romain)". Suit une profession de foi dans laquelle le Symbole des apôtres, les sacrements, le Décalogue, les péchés capitaux, l'oraison Dominicale et *l'Ave Maria* sont paraphrasés en vers. Il faudrait un théologien plus habile que je ne puis me flatter de l'être pour découvrir dans cette œuvre hypocrite la pensée qui se cache soigneusement sous la pensée orthodoxe. Mais le préambule suffit pour qu'on se tienne en garde, et pour qu'on sache bien que le chantre d'un *amour fictif*, dont il n'a pas obtenu les résultats désirés, et qui lui vaut même une citation devant l'inquisiteur, va se mettre à parler de Dieu, dans la *Comédie*, comme pourrait le faire le chrétien le plus orthodoxe. Mais ce n'est pas tout.

Cette concession faite aux circonstances, en présence d'un péril imminent, sans s'écarter en rien des préceptes et de la règle de conduite de ses coreligionnaires, il faut les instruire de ce qui s'est passé et de ce qui se prépare. Dante y pourvoit aussitôt en écrivant un sonnet, moyen de correspondance habituel entre les fidèles d'amour ; c'est le deuxième de son *Canzoniere* :

"O douces rimes d'amour (et son *Credo* commence par : *Le dolci rime d'amor ch' i' solia*), qui allez parlant de ma noble dame, il vous arrivera, s'il n'est encore venu, quelqu'un dont vous direz, *un che direte*, celui-ci est *notre frère*, je vous conjure de *ne pas l'écouter*, au nom de ce seigneur qui énamoure les *dames* (l'esprit sectaire animant les gibelins), car *il ne se trouve pas dans sa sentence la moindre chose qui soit amie de la vérité*". Rien de plus éloquent, sans doute, qu'une pareille déclaration, quand on se rappelle qu'il désignait ses productions sous le nom commun de *sœurs* (*Parole mie... a guisa delle vostre ANTICHE SUORE, dit-il dans le premier sonnet du Canzoniere*) comme filles d'un même père. Ce qu'il explique, dans le *Convito*, en disant : "De même qu'on appelle *sœur* celle qui est engendrée d'un même père, on peut, par similitude, appeler *sœur* l'œuvre produite par un même auteur, notre *opération* étant, en quelque sorte, une génération (Traité III, ch. 9). Si donc il donne à son *Credo* le nom de *frate*, au lieu de celui de *fratello*, c'est que le premier est employé pour désigner un moine, et qu'il veut faire entendre que ce frère a eu ses raisons pour s'affubler du froc monacal. Mais l'Inquisition avait obtenu ce qu'il lui importait d'arracher, lorsqu'il lui fallait renoncer à convertir le pécheur, une rétractation solennelle, et elle s'abstint de scruter trop profondément sous les plis de l'habit vénéré dont le poète s'était revêtu pour la circonstance.

On peut donc considérer comme certain et comme résultant de faits dont la valeur historique serait difficilement contestée, que la cour de Rome n'était nullement abusée par le jargon amoureux ou dogmatique des sectaires ; que si elle fermait parfois les yeux, la prudence et la modération lui suggéraient d'en agir ainsi ; enfin que l'opinion contemporaine ne se méprenait pas davantage sur l'essence des ouvrages du poète florentin et qu'elle n'hésitait pas à y reconnaître, sous leur apparence extérieure, le poison caché de l'hérésie.

p. 89 à 104 - DU MYSTICISME

Quoi qu'on ait dit depuis trente ans et plus, quoi qu'on ait écrit sur le moyen âge, dont on ne s'est pas lassé de vanter la foi, la docile soumission à la voix de l'Église, il n'est pas moins vrai que ce fut une époque de doute, d'examen, de révolte de la raison pour quelques-uns, d'exaltation déréglée pour d'autres. Or pour nous servir des expressions d'un écrivain catholique, qui a étudié à fond et avec un grand talent de style la question du mysticisme, ce qui justifie les larges emprunts que nous nous permettrons de lui faire, : "Les âges de doute sont aussi ceux du mysticisme ; tout ébranlement dans les convictions religieuses ou philosophiques a pour réaction nécessaire l'excèsif engouement pour ces folles doctrines qu'engendrent l'imagination exaltée et le sentiment sans règle. Il semble, par une loi fatale, que l'homme ne puisse secouer le joug des croyances que pour retomber sous celui des illusions". Une compression énergique, mais nécessaire, put seule, nous l'avons vu, empêcher au XIII^e siècle l'explosion d'une réforme plus radicale peut-être que ne fut, trois siècles après, celle de Luther et de Calvin. C'est parce que les convictions religieuses étaient fortement ébranlées, témoin cette multitude d'hérésies surgissant de toutes parts, que le mysticisme, par suite d'une réaction inévitable, fit invasion dans les esprits. Il devint une foi pour beaucoup, pour beaucoup aussi il fut un moyen et un instrument.

Le même phénomène qui s'était produit au moment où se manifesta le mysticisme alexandrin, quand les âmes, dans lesquelles la foi religieuse était morte, flottaient entre la philosophie enthousiaste de Plotin et les illusions de la théurgie, le même phénomène, qui se renouvela au XVIII^e siècle lors de la croisade des philosophes contre le catholicisme, quand les intelligences ardentes cherchèrent, dans un appel désespéré à des facultés inconnues, un refuge contre l'incrédulité, nous le voyons s'offrir à nous, tout semblable dans sa cause et dans ses effets, au moyen âge ; à côté des sceptiques s'élèvent des inspirés, et les incrédules eux-mêmes ont recours à l'enthousiasme, aux rêves de l'imagination, se jettent dans les abs-

tractions de la métaphysique et dans les délires de l'intuition, pour se frayer une voie nouvelle vers un but déterminé, en donnant satisfaction au sentiment religieux.

D'Apollonius de Tyane au moine Joachim de Flore et à Jacopone de Todi, de ceux-ci à Jacob Boëhm, à Weishaupt, à Martinez, à Swendenborg et au philosophe inconnu, la chaîne des mystiques ou des illuminés se continue sans interruption. Il y a toutefois une distinction à établir entre le vrai et le faux mysticisme ; le premier, s'élevant vers le ciel dans l'extase de la contemplation et de la prière, a pour point de départ le dogme et s'éclaire des vérités de la révélation ; l'autre, se confiant dans ses propres lumières, s'élance à l'aventure dans les profondeurs d'une métaphysique raffinée, pour y chercher le Dieu inconnu, en créant lui-même sa cosmogonie, son dogme et son culte. Ce mysticisme-là conduit inévitablement à l'hérésie, il est l'hérésie même, car il est le produit de l'orgueil.

Tel est notamment le mysticisme théosophique, qui ne se borne pas à la contemplation, mais qui dogmatise sur les objets de la plus haute spéculation. Ceux qui vont ainsi cherchant l'absolu, et qui prétendent arriver, par leurs propres efforts, à la connaissance suprême de tous les mystères de la foi et de la nature, sont les illuminés de toute secte et de tout pays, les philosophes hermétiques, les théosophes. A ce groupe de mystiques, se rattachent les **gnostiques**, les docteurs de la kabbale, les magiciens du moyen âge, alchimistes ou astrologues, ayant tous leurs mystères, leurs initiations, leur doctrine ésotérique et exotérique, leur langage conventionnel et **poursuivant tous le même but, la destruction de l'Église de Rome** ; tous ayant également l'ambition avouée de pénétrer les dernières profondeurs de la science divine, et affectant de même de rattacher leur doctrine, par un lien secret, à la tradition chrétienne, ou tout au moins aux origines mosaïques.

On retrouve chez les mystiques occidentaux tous les éléments constitutifs des anciennes religions de l'Orient, adoptés et remaniés par les nouveaux platoniciens, et l'on y rencontre également une ardeur immodérée de franchir les bornes du monde sensible. A quelque époque qu'on envisage leurs systèmes et les doctrines qui en découlent, ils s'accordent généralement sur ces points principaux émanation du sein de Dieu de tous les êtres spirituels, dégénération progressive de ces émanations, rédemption et retour vers la pureté du Créateur, rétablissement de la primitive harmonie de tous les élus, vie heureuse et vraiment divine de tous dans le sein même de Dieu.

C'est comme un enfantement de l'Orient se produisant au milieu des contemplations, des intuitions, des irradiations habituelles, où viennent se combiner, avec la magie des images, les plus hautes spéculations de l'antiquité attaquées et renversées par le Christianisme ; c'est comme une résurrection des doctrines de l'Asie, de l'Égypte et de la Grèce, se ligant pour lutter contre la loi divine qui les a terrassées, allant même jusqu'à faire alliance avec elle pour mieux réussir à en triompher.

Pour leurs apôtres, les choses véritables, réelles, sont les *idées* ou les *types*, les *intelligences*, d'après lesquelles ont été créées toutes les choses visibles, qui ne sont qu'autant de phénomènes transitoires. **La seule, la véritable philosophie est pour eux, comme pour Platon et pour les gnostiques, la connaissance du monde intellectuel.** Sur leurs traces, ils rêvent aux moyens de rentrer dans leur primitive union avec l'être un, infini, immuable et éternel ; de l'alliance d'une âme pure et divine avec une âme irrationnelle ; de la régénération de tous les êtres par leur retour vers le *Cosmos nontos* et son chef, l'être suprême, seule voie possible pour rétablir la primitive harmonie de la création tout entière, harmonie qui nous reporte à la musique sphérique du système de Pythagore.

Le génie de ces théosophes, dans leur panthéisme plus ou moins déguisé, est le génie de l'abstraction poussée à ses dernières limites, le raisonnement voulant se passer de l'expérience comme de la révélation, et l'imagination voulant construire un monde et un Dieu. Tous les systèmes mystiques reposent sur le dogme de l'émanation proclamé par **la gnosis, c'est-à-dire sur le panthéisme** ; car tous les êtres, corps ou esprits, n'y sont que des développements très variés de l'être unique, de la monade, se manifestant à différents degrés. Dans quelques-uns, comme dans celui de Saint-Martin, au siècle dernier, l'homme déchu de la divinité par sa révolte, doit s'y réintégrer par l'extase ; il peut, il doit redevenir Dieu. Le dogme de l'émanation aboutit ainsi logiquement au dogme de la transformation de l'homme.

Pour un grand nombre de ces adeptes de la philosophie occulte, religion en opposition constante avec la foi catholique, et dont les premiers fondateurs remontent aux premiers jours de l'ère chrétienne, le Verbe est la substance de tous les êtres, il est l'expansion de la substance universelle, la manifestation de l'être, la vie répandue dans tous les mondes ; il est donc au fond de chacun de nous foncièrement, substantiellement. Quand nous n'emprisonnons pas le Verbe dans la matière, quand nous dépouillons la chair, le vieil homme, nous entendons le Verbe parler en dedans de nous. Il se révèle ainsi à chaque instant à l'homme purifié, qui devient le Christ, le Verbe incarné.

A cette théorie se rattache celle de la *Sophia*, si célèbre dans tous les systèmes mystiques dérivant du gnosticisme, et toute cette série d'émanations désignées tour à tour par les noms de puissances, forces, *dynaméis* (*virtù* en italien), éons (Voy. sur la théorie des Eons, saint Irénée, saint Epiphane et saint Augustin. *Contr. - Epist. fundamenti*, c. 13) et anges.

Tous ces êtres, et l'homme lui-même, reflètent l'univers et Dieu. Le monde reflète à son tour Dieu et l'homme, qui est son image, "les miroirs vont ainsi se multipliant sans fin", dit l'historien de l'illuminisme (E. Caro, *Du mysticisme au XVIII^e siècle*, p. 466) qui pourra voir cette multiplication infinie se produire dans le Paradis de Dante. L'homme est donc un univers en petit, un *microcosme* (Saint Augustin, *De naturâ boni*, c. 46. - Alex. Licopol. c. IV. Cf. *Disputat. Archelai*, § 7) l'univers ou *mégacosme*, un homme en grand ; idée commune à tout ce qui est illuminé ou mystique (Voy. Benj. Constant, *De la religion*, etc., T. II, p. 457).

La nature de l'homme et celle de l'univers sont identiques ; elles reposent sur le même fond, agissent avec les mêmes facultés, obéissent à la loi des mêmes principes. "De là, tout un système de correspondances mystérieuses, de corrélations secrètes, enchaînant l'homme au monde, par une série d'actions et de réactions réciproques, d'influences hostiles et salutaires. La magie et l'astrologie sont tout près, l'une, qui subordonne les lois physiques à la volonté humaine, l'autre, qui

soumet notre liberté à des phénomènes matériels, liant ainsi par une chaîne mystique la vie individuelle et libre de l'homme à la vie générale du monde" (E. Caro, *Du mysticisme au XVIII^e siècle*). Rien de rationnel, du reste, dans tous ces rêves de l'esprit humain, quelle que soit la prétention de ceux qui les enfantent au rationalisme, car la raison peut-elle avoir rien à faire avec des systèmes où tout émane de Dieu, aspire à Dieu et finit par rentrer en Dieu ? Si ce n'était pas là le **panthéisme**, où serait-il ? "Tout ce que nous appelons des êtres, tous les corps, tous les esprits, ne sont que des développements variés de l'être unique se manifestant à différents degrés. Ce sont les rayons divins se condensant et s'obscurcissant, à mesure qu'ils s'éloignent de leur foyer, mais rattachés toujours au principe et à tous les développements du principe, par une multitude de liens et par des relations réciproques qui, dans cette divergence infinie de rayons, établissent l'unité de la source lumineuse et témoignent de la communauté d'origine. Tous les systèmes mystiques reposent ainsi sur le dogme de l'émanation, c'est-à-dire sur le panthéisme (E. Caro, *Du mysticisme au XVIII^e siècle*, p. 167).

Pour le mystique qui se jette dans les illusions de la théosophie, la contemplation conduit à l'extase ; mais pour lui ce n'est plus un don de la grâce, "il en a fait un art et se la procure, pour ainsi dire, artificiellement en exaltant ses facultés ; il y a donc en lui, comme dans l'adepte de la théurgie, un *dédoublement de personne*. Le mystique joue envers soi-même le rôle de Dieu absent. Dans l'extase, *ce partage de sa personne se fait tout à l'intérieur*. C'est comme un songe où nous sommes tout à la fois le théâtre et le parterre, l'acteur et le spectateur, et où notre imagination donne à son gré des fêtes si bizarres à notre intelligence.

"L'explication de presque tous les phénomènes de l'illuminisme se trouverait, nous n'en doutons pas, dans une théorie complète du sommeil et du rêve. Tous les systèmes mystiques ne sont-ils pas, plus ou moins, des songes éveillés ; le mysticisme n'est-il pas le rêve éternel de l'orgueil ou de l'amour qui aspire à faire de l'homme un dieu ? (E. Caro, *Du mysticisme*, p. 201).

Non seulement le mystique arrive, par une opération mentale produisant une véritable fantasmagorie, à *dédoubler son être* ; mais comme les anges de Milton, il réunit les deux sexes, ou plutôt, ange lui-même, il est *hermaphrodite*, car il est à la fois la *Sophia* platonique (Philon, *De temulentia*, p. 244) ; l'*Ennoia* gnostique (Irénée, Théodoret, cf. Clement., *Homilia*, lib. II, c. 5) et le Verbe, le *Logos* (Cf. Irénée, I, ch. 12 ; Tertull., *Adv. Valentin.*, c. 36 ; Epiph. *Haeres.* 31 ; saint Augustin, *Epist. Fundamenti*) l'esprit ou le *Pneuma* (Epiphane, 42, p. 342 ; Tertullien, I, 19) réuni à la *Psyché* (Dialogue *De recta fide*, attribué à Origène, p. 826, A) ; il est le plérôme divin (Gregor. Nazanz. *Orationes*, 23 et 44).

Le *Pneuma* et la *Psyché* se contemplent, se courtisent et s'aiment en lui ; de leur union intime résulte une génération qui est le Verbe. Ceux chez lesquels elle s'opère conçoivent donc, portent et enfantent à la manière des pauliciens du moine de Zigabène ; leur séparation volontaire est la mort heureuse, la mort du philosophe, et aussi celle des mystiques ; cette génération, comme cette mort, ne peut avoir lieu que par la répudiation, le dépouillement de la *hylé* ou matière, la mort du vieil homme. Ceux chez lesquels domine l'élément esprit, intelligence, sont les *pneumatiques* ; ceux qui subissent plus particulièrement l'influence de l'élément animal siège de la passion sont les *psychiques*, enfin ceux que subjugué la matière sont les *hyliques*, asservis à leurs penchants grossiers et voués à l'erreur (*Voy. Origène, Cont. Celsum*, vers. de Mosheim, p. 580. Matter, *op. cit.*, t. II, p. 140 et suiv).

On voit à quoi se réduit tout cet étalage de mots sonores, tout cet appareil métaphorique, dont il est aisé de comprendre le mécanisme : **platoniciens, gnostiques, kabbalistes, théosophes, de tous les pays et de tous les temps se ressemblent et se répètent, parce qu'ils suivent la même voie, ont le même point de départ, tendent à un même but : remplacer ce qui est par ce qu'ils rêvent**. Les uns et les autres n'ont fait qu'hypostasier leurs idées, ou se sont contentés d'emprunter les idées de l'Orient hypostasiées en autant d'êtres. De là cette richesse, ce luxe d'intelligences, qui, à les en croire, peupleraient le monde supérieur, ainsi que la région moyenne, et surveilleraient le monde terrestre. C'est donc bien en vain, pour ceux qui sont venus après lui, que le logicien Okkam a dit "qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité". Nous n'insisterons pas, et nous laisserons parler M. Caro, car on ne saurait mieux dire :

"Le mystique interroge l'homme, et il voit qu'il souffre ; l'homme expie donc un crime ; fils de Dieu, émané et non créé, type de l'espèce, heureux d'abord, il goûtait le bonheur dans l'âme universelle ; coupable ensuite, il tombe, la matière le reçoit et l'emprisonne. Il perd le glorieux privilège de l'*hermaphroditisme* ; il est divisé en deux sexes ; par son esprit, ange captif, il communique encore, de loin en loin, avec l'immortelle vérité ; par son âme, siège et principe des passions, il connaît la tentation et souffre les feux impurs ; son corps, enfin, le met sous la loi de l'univers matériel.

"L'homme ne peut rentrer dans sa loi qu'en se réintégrant dans l'unité, en Dieu... C'est par l'extase que doit s'opérer ce retour à l'unité rompue ; quand l'homme sera redevenu dieu pensé, dieu parlé, dieu opéré, il accomplira l'œuvre universelle de la réintégration en Dieu.

"L'unité, vrai nom de Dieu, sort de son silence, de son repos. Elle parle, et sa parole est le Verbe ; elle agit, et chaque acte est un être, c'est un épanchement sans limite ; l'immensité et l'éternité se peuplent de ces verbes émanés, qui ne sont, à vrai dire, qu'un être et qu'un verbe, la parole en acte de Dieu. La pensée, la volonté, l'action, sont les trois grands attributs divins, les trois termes du ternaire sacré. C'est d'eux que sortent les trois mondes : corporel, spirituel, divin (Correspondant à l'Enfer, au Purgatoire et au Paradis).

"Tout se distingue en sortant du centre générateur, tout devient un en y rentrant. Ces vertus, ces puissances émanées, ces êtres créés, reposent sur le même fond immuable, le Verbe, qui est l'unité des essences, le lien métaphysique des mondes.

"Le mal n'est pas un être, c'est un acte ; ce n'est pas un principe, c'est une déviation de l'unique principe ; les démons et l'homme sont tombés en se détournant de Dieu... Cette doctrine n'est pas douteuse, elle distingue deux mondes, deux uni-

vers, deux natures ; le monde apparent et le monde réel, l'univers matériel et l'univers intelligible, la nature mixte et la nature simple. Cet univers principe est un grand être sensible, vivant, animé, qui a son principe, ses réalités, sa fin dans le Verbe. La barrière qui s'oppose à son retour en Dieu est la matière, voile ténébreux, qui se dissipera un jour devant la clarté victorieuse du Verbe.

"Telles sont les grandes lignes du système, dont le premier et le dernier mot sont l'unité. Ajoutez à ces traits essentiels l'idée de symbolisme, l'univers, image de l'homme et de Dieu ; l'homme, image de Dieu et de l'univers, des rapprochements inattendus entre les diverses régions des êtres ; ajoutez-y la *science des nombres*, le langage énigmatique du chiffre, et vous pourrez apprécier cette prétendue science, qui, **depuis trois mille ans, sous des noms divers, symbolisme égyptien, mysticisme alexandrin, philosophie hermétique, kabbale, gnose, magie, théurgie, alchimie, extase, illuminisme, poursuit l'impossible et n'aboutit qu'au néant, en aspirant à faire de l'homme un dieu.**

"Les caractères communs à toutes ces écoles sont : la prétention de remonter à une révélation directe, une profanation universelle, *un pillage scandaleux de la divine parole*, la transmission du dogme par la *chaîne secrète des initiés*, la séparation absolue de la *vie pratique* et de la *vie contemplative*, l'inspiration individuelle et l'exégèse de fantaisie.

"La préexistence des âmes dans l'Homme-Verbe, abrégé de l'universel ; sa séparation de l'unité ; sa corporisation, son exil, son retour à l'unité, par la *science* et par *l'amour*, double chemin qui conduit à l'extase ; sa transformation en Dieu ; les détails principaux de cette psychologie mystique, la distinction de l'homme en trois principes *l'intelligence* ou l'esprit, la *passion* ou l'âme, la *vie animale* ou le corps ; ce sont là des dogmes dont nous pourrions dire qu'ils sont perpétuels au sein de la théosophie. Le *symbolisme* et la *théorie des nombres*, la *théurgie* et la *prise de possession du monde invisible*, par la magie ou par *l'amour*, complètent cet ensemble de dogmes invariables" (E. Caro, *ouv. cité*, p. 288, 298).

En traçant, avec tant de doctrine, ce brillant résumé de l'œuvre d'un mystique moderne, et nous l'avons abrégé de beaucoup, à notre vif regret, M. Caro ne soupçonnait probablement pas qu'il eût à s'adapter si hermétiquement à l'œuvre entière de Dante Alighieri. On peut déjà voir, pourtant, combien il jette de lumière sur la conception et l'exécution de sa *Vie Nouvelle*, dont nous nous sommes occupé précédemment, et plus nous avancerons dans l'examen de sa *Comédie*, plus nous y retrouverons tous les caractères, tous les signes révélateurs du mysticisme panthéistique. Sa politique même, tendant à l'unité, dans la Monarchie, se trouvera éclairée par ce que nous apprend le livre de M. Caro de la politique de Saint-Martin, le philosophe inconnu, avec cette différence, que ce dernier confond le spirituel et le temporel, que Dante semble vouloir séparer, et qu'il adopte pour principe social la religion, qui ne peut accepter d'autre théorie politique que la théocratie pure.

"Il confie le gouvernement divin à l'homme régénéré, *commissaire* de Dieu et intermédiaire naturel entre le ciel et la terre. Il sera *roi, grand prêtre, grand juge et souverain législateur*"¹. Dante se fait aussi *mitrer et couronner* dans son poème.

"M. de Maistre est plus pratique, dit le même auteur, il cite une seule fois Saint-Martin, avec de grands éloges, mais que de fois il le loue bien davantage encore en l'imitant d'assez près, en le traduisant presque, et sans le citer (Caro., p. 279). Pour M. de Maistre, ce souverain, ce roi, ministre de Dieu, c'est le pape, type suprême de la souveraineté" (*Ibid.*, p. 281). Pour Dante, c'est l'empereur ; mais on se tromperait fort en croyant que le pontife, envers lequel il doit se conduire *comme un fils respectueux*, soit celui qui siégeait alors au Vatican. Car on peut dire de lui, comme de Saint-Martin : "L'esprit général de son mysticisme est un esprit d'hostilité à l'égard des prêtres catholiques, corrupteurs du dogme, ouvriers illégitimes, comme il les appelle. Ses œuvres sont toutes animées de cette idée, que l'Église catholique a trahi sa mission et introduit dans le sanctuaire l'idolâtrie de ses erreurs, la vénalité de ses intérêts, le trafic de ses passions, à la place de la grande religion du Verbe" (Caro, p. 105).

Faudrait-il s'étonner de voir dans le grand poète florentin, un mystique hostile à la foi catholique, un théosophe rêvant un nouvel ordre de choses social, un illuminé enfin, quand M. de Maistre lui-même, si dévoué à l'Église de Rome et à la papauté, nous est dénoncé comme imbu d'idées touchant de bien près à l'illuminisme ? En effet, après avoir signalé un certain nombre de points de contact entre lui et le philosophe inconnu, dont M. de Maistre déclare avoir étudié de près les œuvres et qui, dès lors, ne peuvent être l'effet du hasard, l'écrivain catholique, que nous ne nous laissons pas de citer, ajoute : "La trace de Saint-Martin s'est marquée sur ce grand esprit. Quand M. de Maistre nous expose tout au long ses raisons pour admettre deux principes immatériels et distincts dans l'homme, l'âme animale et l'esprit, que fait-il, que reproduire rigoureusement la théorie psychologique de Saint-Martin ? Et cependant cette théorie est contraire à la doctrine de l'Église définie par un concile (*Traité des sacrifices. - Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 375, etc). N'est-il pas illuminé encore quand il professe sa foi dans l'authenticité des songes et la réalité des communications nocturnes (p. 87) ; quand il nous expose son système astronomique, astrologique plutôt, où *des anges conduisent des planètes* et où il déclare expressément, que les mouvements de l'univers ne peuvent s'expliquer par des lois mécaniques ? (p. 319) Ajouterons-nous enfin que nous avons retrouvé dans M. de Maistre les théories les plus hasardées de Saint-Martin, celle des *noms*, par exemple, et celle des *nombres* ? (p. 284).

Rien ne peut faire mieux comprendre le mysticisme sectaire du moyen âge que l'illuminisme des temps modernes, car il s'y rattache étroitement ; si bien que nous avons vu M. de Balzac mettre en parallèle Dante et Swedenborg dans son livre mystique, où Séraphitus-Séraphita réunit les deux sexes, sembler même accorder au théosophe moderne la supériorité du génie, paradoxe assez difficile à soutenir. Ce qui paraît évident lorsqu'on parcourt les œuvres volumineuses de l'illuminé

¹ *Ouv. cité*, p. 281. Cette idée que les vrais initiés du Christianisme, les vrais fidèles de la loi d'amour sont faits rois et prêtres, est à la fois persane, judaïque, chrétienne et gnostique. Voy. Apocalypse, ch. I, v. 6, et ch. V, v. 10, et Matter, *ouv. cité*, p. 172.

suédois, et qu'on les compare à celles du poète italien, c'est qu'elles sont conçues dans un ordre d'idées analogue, dans un même esprit d'hostilité contre l'Église romaine, et que leurs figures, leurs métaphores symboliques appartiennent à la même famille. Il y a toutefois cette différence entre eux que Dante n'a donné son voyage dans les trois royaumes du monde surnaturel que pour une fiction poétique, tandis que Swedenborg n'a cessé de prétendre sérieusement à la mission de prophète et d'affirmer, comme un fait réel, ses communications intimes avec les anges du ciel. Il nous faut donc, de toute nécessité, reproduire ici quelques-unes des assertions de ce bizarre personnage, afin qu'on puisse juger jusqu'à quel point elles se rapportent à certains passages de Dante, à plusieurs des locutions qu'il emploie. Lorsqu'on aura vu un écrivain du XVIII^e siècle avoir recours à un langage conventionnel pour exprimer des idées et des doctrines hétérodoxes, on sera moins étonné que, cinq siècles avant lui, lorsque la pensée était loin de jouir d'une aussi grande liberté, Dante ait usé d'un artifice semblable. Lorsqu'on réfléchira qu'à une époque de lumières, non seulement ce sycophante s'est posé en messie, mais qu'il a trouvé des prosélytes et des croyants en grand nombre, on sera moins disposé à se récrier si, dans des temps d'ignorance et de foi naïve, comme on le répète sur tous les tons, Dante a pu vouloir s'ériger en réformateur et en apôtre. Lorsqu'on reconnaîtra enfin que les expressions dont il se sert, réduites à leur véritable valeur, expliquent de la manière la plus naturelle le sens d'expressions pareilles dans la *Comédie* et dans les autres ouvrages de Dante, on en sera plus disposé à accepter l'interprétation que nous leur donnons, parce que nous la croyons la seule véritable.

Nous emprunterons la plupart de nos citations à l'ouvrage intitulé la *Nouvelle Jérusalem céleste*, imprimé à Stockholm en 1788. Mais pour laisser le moins possible à deviner, nous commencerons par prévenir que, par le ciel, il faut entendre l'Église sectaire, ses adeptes et ses doctrines tout ensemble, et, par anges, les hauts dignitaires de cette Église. Maintenant, c'est le prophète lui-même qui va parler :

"Dieu m'a fait la grâce d'être *corporellement sur la terre et spirituellement dans les cieux* (p. 41) - Dans le ciel, *la parole est dans le sens interne et spirituel* ; sur la terre, elle présente un sens *naturel* fait pour les hommes (p. 51). Dans tout homme il y a *l'intérieur et l'extérieur* ; l'intérieur ne peut se former que dans le ciel, l'extérieur se forme dans le monde. Quand l'intérieur est formé dans le ciel, il correspond avec l'extérieur, il influe sur lui et le forme ; alors *les deux hommes, l'intérieur et l'extérieur, ne font qu'un*. Cette opération, qui est la *régénération*, est le *salut* (p. 327). Les objets spirituels sont représentés dans le naturel, et ce qui est représenté est représentatif et correspondance. *La science des correspondances était chez les anciens la science des sciences*. Elle fut connue des Orientaux et des Égyptiens, qui l'exprimèrent par des signes, par des hiéroglyphes. Tout est donc image et correspondance. *La science des correspondances* peut seule ouvrir les yeux de l'esprit, *dévoiler le sens spirituel*, et faire concevoir ce qui ne tombe pas sous les sens corporels (p. 82, 83). - Le sens intérieur a été dévoilé à quelques hommes, et surtout par les *anges*, qui aperçoivent dans la parole tout *autre chose que ce que l'homme y voit*. Pour les anges mêmes, il y a *deux sens internes*, le *spirituel* et le *céleste*, qui est encore *plus interne et plus sublime*. - Le sens interne de la parole contient une infinité de secrets et de mystères. Les NOMS, les USAGES, les NOMBRES mêmes signifient des choses spirituelles et importantes. La puissance de la parole est inexprimable ; elle est le bon et le vrai dans son effet, elle a produit l'univers, *elle est l'âme humaine*. Plusieurs choses, dans le sens littéral, sont des *apparences de vrai qui cachent le vrai réel* (p. 131, 132, 133).

"Je me trouvais avec des esprits et des anges qui avaient passé leur *vie mortelle* dans la *Grande-Tartarie* : ils me dirent que de *toute antiquité*, ils possédaient une parole divine (*divinum verbum*) qui réglait leur culte, *lequel était tout en correspondances*. - Cette *ancienne parole du Seigneur* se conserve encore chez quelques peuples de la *Tartarie-Orientale*, avec le culte relatif, *par les correspondances*¹.

"Il n'y a dans les cieux qu'une langue, dont le plus ou moins d'énergie est relatif à l'ange qui parle : *dès qu'on est admis dans les cieux, on sait cette langue* (p. 33). Les formes varient dans les sociétés angéliques *selon les fonctions* dont elles sont chargées (p. 33). Dans le ciel, la parole est dans le *sens interne* et purement spirituel, sur la terre elle présente un *sens naturel* fait pour les hommes (p. 51).

«La forme du ciel, *où le Seigneur notre Dieu est homme, où les anges sont des hommes*, admet tous les objets qui sont sur la terre. Le Seigneur ayant ouvert les yeux de mon esprit, j'ai vu moi-même tous ces objets : des anges avec qui je conversais, *comme avec mes semblables*, m'ont conduit dans tous les cieux (p. 32). *Dieu est homme* ; les anges ne le voient que *sous la forme humaine* ; les hommes sur la terre le *représentent* (p. 1, 2). - Il y a *dans les cieux* un culte divin *semblable au nôtre, quant à l'extérieur, mais différent par l'intérieur*. On m'a accordé *l'entrée du Temple* et j'ai assisté aux prédications. - La base des instructions est toujours la divinité humanifiée du Seigneur et son humanité déifiée (p. 38).

"Le langage des anges est la *forme extérieure de la pensée et de l'affection*. Leur sagesse se forme et se perfectionne par tous les objets qu'ils peuvent *voir, entendre, toucher, sentir et goûter*. Tous ces objets s'accordent avec leur sagesse, parce que ce sont *des correspondances, des formes représentatives et toutes relatives à l'intérieur des anges*. - J'ai vu arriver dans les cieux des hommes très simples qui, tout à coup, participant à la sagesse angélique, *comprenaient ce qu'ils n'avaient pu comprendre, et parlaient comme ils n'avaient jamais parlé*. - Pour me faire voir un trait de la sagesse angélique, un ange m'expliqua, par ordre, *la régénération et ses mystères*, et chacun de ces mystères faisait naître des idées dont

¹ *Ibid.*, p. 135, 139. Qu'on veuille bien rapprocher ce passage de celui de la lettre d'Ivan de Narbonne, dans Mathieu Pâris, année 1243, où il est aussi question de Tartares feignant d'aller en *pèlerinage* à *Saint-Jacques-de-Compostelle*, et peut-être trouvera-t-on que les Tartares ou Tartarins du moyen âge ressemblent beaucoup à ceux du XVIII^e siècle, appelés ici *Orientaux* par les *anges*, probablement parce qu'ils relèvent comme eux d'un *grand Orient*.

⁽¹⁾ *Ouvrage cité*, p. 33.

chacune renfermait une multitude d'autres arcanes, touchant cette *régénération*, dans laquelle l'homme est *conçu, porté et élevé spirituellement*, comme il l'a été naturellement.

"L'homme ne peut être régénéré que successivement. Dans l'accroissement naturel des *animaux* et des *végétaux* nais-sants, il doit voir l'image de son accroissement *spirituel*. Le premier acte de sa régénération s'appelle *réformation*, et il s'opère dans *l'entendement* ; le second acte s'appelle *régénération*, et il s'opère dans la *volonté*, pour passer ensuite de la volonté dans l'entendement. C'est alors seulement que l'esprit est régénéré, quand le cœur pur a réformé l'esprit éclairé, quand le bon a produit le vrai. Autrement, il n'y a point de régénération... L'homme régénéré a une volonté nouvelle et un entendement nouveau (ce qui constitue sa vie nouvelle), parce que son intérieur a passé de *la société des esprits infernaux dans la société des anges du ciel*. Dans le sens spirituel, *homme* signifie *l'intelligence* du vrai, *femme* signifie *l'affection* du bien. L'amour conjugal étant le *mariage du bon et du vrai*, il existe comme l'homme et avec lui. Le *mariage céleste*, bien dif-férent du terrestre, est *l'union de deux en un même esprit, en une même âme*, c'est le mariage de *l'entendement* et de la *vo-lonté* du bon et du vrai. Le bon et le vrai font *la vie de Dieu dans l'homme*. Les anges seront donc éternellement hommes, *mâle et femelle, mari et femme*.

"Les esprits me représentaient *l'entendement humain* comme *une belle femme*, à laquelle ils donnaient une *forme active* et convenable à la *vie de l'affection* (vie d'amour, vie nouvelle, régénération), et ils opérèrent *d'une manière qu'on ne peut décrire*, mais *si adroitement* que les anges leur applaudirent. Des savants de notre terre étaient présents. *Ils ne comprirent rien à cette représentation* (*Les merveilles du ciel et de l'enfer*, T. II. -- *Des terres planétaires*. Berlin, 1782).

"Les anges du *troisième ciel* sont tels parce qu'ils sont dans *l'amour du Seigneur*, qui ouvre le *troisième degré* de l'esprit intérieur, lequel est le réceptacle de toute la sagesse. Ces anges du troisième ciel croissent en sagesse *par le moyen de l'oreille* et non *par le moyen des yeux* ; l'oreille correspond à la perception et les yeux à l'intelligence (*Nouvelle Jérusalem*, p. 181 et sv.). Par la science, apanage des anges, on apprend que *l'homme renaît homme* après sa mort... Qu'il y a *trois de-grés* dans la vie, lesquels correspondent aux *trois cieux*, que l'esprit de l'homme est divisé en *trois degrés*, le naturel, le spi-rituel et le céleste.... *Que Dieu va établir une nouvelle Église* dont il a révélé la doctrine, en donnant le *sens interne* de l'Apocalypse, prophétie uniquement relative à l'établissement de cette nouvelle Église, que l'Écriture nomme partout la nou-velle Jérusalem (p. 181 et sv.). Le clergé romain, qui a criminellement profané la parole de Dieu, qui en a détourné le sens, pour lui substituer ses décisions, etc., le clergé romain, pasteur infidèle, etc., *est positivement désigné, réprouvé dans l'Apocalypse*, au sujet de la nouvelle Jérusalem, et la *destruction de l'Église romaine* y est formellement annoncée. Je puis attester que *je l'ai appris dans les cieux*. J'atteste en toute vérité que *le Seigneur a daigné me choisir* pour m'enseigner sa doctrine. J'atteste qu'ayant été plusieurs années dans le monde spirituel et dans le monde terrestre, *j'ai vu les cieux et les enfers*, que j'ai conversé mille fois avec les anges et les esprits ; que le Seigneur lui-même a ouvert les yeux de mon esprit, qu'il m'a révélé le sens interne de l'Écriture sainte, qu'il m'a ordonné de publier ses révélations et d'annoncer l'établissement prochain de sa nouvelle Église, qui est la nouvelle Jérusalem" (p. 241).

C'en est assez et trop peut-être sur un sujet qu'il ne faut pas chercher à fouiller trop profondément, car on est pris d'une sorte de vertige, quand on met le pied dans ce monde du surnaturalisme, où les mots, perdant leur sens ordinaire, semblent n'en plus avoir, où la pensée échappe et devient inintelligible pour qui n'a pas la clef du mystère, au milieu de phrases sans suite ni liaison apparente. Tout ce langage pourtant est plein d'inspirations sublimes dans leur délire, il est le résultat de la méditation des siècles ; il contient l'essence, les germes divers, trop mélangés d'erreurs, des plus hautes conceptions de la philosophie, de la morale, de la politique.

Supposez maintenant qu'un génie vigoureux s'empare de ces germes et les féconde, qu'une pensée mâle croie aperce-voir la lumière dans ces ténèbres et qu'elle s'élançe vers elle avec l'enthousiasme de l'adepte, le zèle du sectaire et l'aveu-glement de l'esprit de parti ; qu'elle donne à ces théories nuageuses une expression plus énergique, qu'à l'aide d'un lan-gage savant et coloré tout à la fois, en mettant en œuvre la pompe des images, l'algèbre des nombres mystiques et les res-sources de la symbolique la plus abstraite, elle parvienne, à force d'art, à faire apparaître et à dissimuler, à son gré, ce qu'il lui convient de montrer aux uns et de cacher aux autres, vous aurez alors Dante Alighieri à la place des sophistes alexan-drins, des rêveurs de la kabbale, des inspirés de la gnose, des illuminés de tous les temps, et son oeuvre s'appellera LA COMÉDIE.

p. 105 à 115 - COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LE POÈME DE DANTE.

Le titre seul de *Comédie*, donné par Dante à son œuvre, dont l'ensemble n'est rien moins que comique, aurait dû donner l'éveil sur l'esprit dans lequel elle avait été conçue ; puis les attaques continuelles dont elle est remplie contre Rome, contre ses pontifes, contre tout ce qui se rattache à eux, de près ou de loin ; les éloges prodigués à leurs ennemis, lorsque ces at-taques et ces éloges sont sans danger, c'est-à-dire toutes les fois qu'il est possible de les rattacher à des faits, à des prin-cipes étrangers au dogme ; cette hostilité systématique d'une part, et ce patronage officieux de l'autre, auraient dû mettre sur la voie, en indiquant ce qu'un pareil titre avait en lui-même de profondément artificieux. "*Artifiososo schemate, sensum latiore fecit quam corticem*", dit en effet Boccace (Lettre à Iacopo Pizinge) son commentateur, et écrivain de la même école ; déclarant ainsi qu'il ne s'agissait que d'une forme recelant une pensée qui allait bien au delà.

De tous les écrits de Dante, son épître dédicatoire à Can grande de la Scala est la seule dans laquelle il soit fait mention de la *Comédie*. Comment, en effet, ne pas la désigner par son titre en pareille circonstance ? Mais dans la *Vie Nouvelle*, où

il y fait de si fréquentes allusions, dans *le Banquet*, où il la commente réellement, en paraissant ne s'occuper que de ses Canzoni, dans son *Traité de la Monarchie*, où il parle du paradis terrestre et du paradis céleste, il s'abstient avec soin de la désigner, et au moment où on sent qu'elle est le plus présente à sa pensée, toute prête à surgir au bout de sa plume, il se renferme dans un silence prudent. Pourquoi en a-t-il agi ainsi ? C'est que chacun de ses écrits était destiné à éclairer tout ou partie de son grand poème, à en donner la clef aux siens, et qu'il cherchait à en détourner, autant que possible, l'attention de ceux qu'il redoutait. Cette intention se révèle surtout dans le livre sur l'idiome vulgaire, son dernier ouvrage, que la mort l'empêcha de terminer. Il y définit les différents styles de la tragédie, de la comédie et de l'élegie ; c'était certes le moment d'expliquer le motif qui lui avait fait donner à son poème un titre aussi étrange, qui a motivé de nombreuses critiques, et pourtant il se tait encore (*Voy. De vulg. eloq.*, lib. I, c 4) lors même qu'il nomme des poètes et des écrivains qui y jouent un rôle. Quant aux motifs qu'il allègue, dans son épître dédicatoire, pour avoir adopté le titre de *Comédie*, ils ne valent pas qu'on s'y arrête. Ce n'est pas évidemment parce que le commencement en est âpre et terrible, mais la fin heureuse ; ni parce que le style en est, tantôt humble et vulgaire, tantôt noble et sublime, qu'il s'est décidé à l'intituler ainsi. Une pareille explication est illusoire, comme tout le reste.

Voici le mot de l'énigme : la comédie remonte aux mystères de Bacchus ou du Soleil (*Voy. Dyonisiaques de Nonnus*. - Arnob., lib. V, cap. 19. - Olympiodore, dans *Eleusinian mysteries* de Murray) elle était tout allégorique, représentant à la fois la marche du soleil et le cours de la vie de l'homme¹. Les personnages y paraissaient masqués, et ce n'était qu'à *l'Eopsis* qu'ils se montraient sous leurs véritables traits, comme il arrive exactement à la fin du poème de Dante, où il contemple, à découvert, les deux cours du ciel qui, jusqu'alors, avaient été sous le masque, *sotto larve* (Paradis, ch. XXX) et se montraient au milieu d'un torrent d'étincelles, pour mieux éblouir les profanes. Cet examen critique de l'œuvre entière du poète florentin devrait donc porter inscrit en tête : **COMÉDIE DE CATHOLICISME** ; mais tant de gens jugent d'un livre sur un mot, que, de crainte de méprise, j'ai cru prudent de renoncer à cette première idée.

La signification de ce titre bizarre de *Comédie* bien comprise désormais, examinons sommairement la tendance générale du poème. Qu'y voyons-nous ? Un Enfer presque entièrement païen, un Purgatoire tenant, tout à la fois, du paganisme et du catholicisme, mais où domine l'élément occulte, avec toutes les épreuves de l'initiation ancienne et moderne ; enfin un Paradis, d'apparence tout catholique, avec l'échelle entière des grades sectaires anciens et modernes, où figurent en outre des hérétiques notoires, comme Joachim de Flore, et jusqu'à des païens.

C'est Virgile, initié païen, que Béatrice, la théologie catholique en apparence, choisit, dans sa sollicitude, pour être le guide du sectaire gibelin ; c'est Stace, dont il a soin de faire un Toulousain, c'est-à-dire un albigeois, quoiqu'il le sache parfaitement Napolitain, qui vient s'adjoindre à lui ; c'est Béatrice, son âme, sa pensée hérétique hypostasiée, qui leur succède ; enfin, c'est saint Bernard, le rédacteur de la règle des Templiers, personnification de leur ordre, que, par une dernière profanation, il investit du rôle de troisième hiérophante.

On verra si ce sont là des interprétations faites à plaisir et si tout est encore fortuit, ou savamment combiné dans de pareilles coïncidences.

Bien qu'il n'y ait rien que d'allégorique dans les trois royaumes, puisque, d'après sa propre déclaration, le poète mystagogue a voulu y représenter le cours de la vie humaine, il n'est pas indifférent de remarquer comment il a distribué ses personnages. Il ne pouvait sans se trahir placer tous les orthodoxes en enfer et tous les hérétiques dans le purgatoire et le paradis ; il a donc habilement disposé ses groupes de telle sorte que ses préférences ne fussent pas trop marquées. Mais, pour peu qu'on fasse attention au rôle qu'il fait jouer à tous ceux de ses coreligionnaires qu'il se croit obligé de damner, par prudence, on verra qu'ils inspirent plutôt l'admiration que la pitié. Quant aux autres, il s'acharne sur eux sans rémission.

Il ne daigne pas admettre un seul pontife romain dans le paradis, et, en supposant qu'il n'eût contre Rome qu'une haine politique, assez de vertus et de lumières ont brillé sur le siège de saint Pierre pour qu'il pût faire un choix sans blesser ses convictions ni celles de son parti. S'il se résigne à faire figurer deux papes dans son Purgatoire, au gré de ses convenances particulières, encore a-t-il soin de les flageller en passant, l'un pour son avarice, l'autre pour sa gourmandise ; aussi pourquoi ce dernier est-il Français ? Mais il prend bien sa revanche dans l'Enfer, il y entasse à plaisir papes, cardinaux, gens d'église ; les vivants avec les morts, peu lui importe.

Il est vrai qu'il tonne contre les hérésiarques, mais sans en désigner aucun nominativement, ce qui lui permet d'attribuer ce titre à qui lui convient ; je me trompe, il en nomme lui, mais c'est un pape, et ne s'inquiétant pas si le fait de son adoption de la doctrine de Photius est vrai ou non, il s'en tient à la tradition, parce qu'il y trouve une occasion de nier sans péril l'infaillibilité du pape quant aux dogmes (Foscolo, *Disc. Sezz.*, 86. Londres, 1842). Pour les autres, qu'il laisse anonymes, ce sont, dans sa pensée, ceux dont la croyance diffère de la sienne. Aussi n'a-t-il garde de faire mention de Cérynthé, de Ménandre, de Basilide, de Valentin, ni de toute la famille des gnostiques, pas même de Manès, de Pélage, ces terribles adversaires de l'Église. Il y nomme le chef des fraticelles, mais pour lui faire donner un avis de bonne amitié. Enfin on chercherait vainement parmi ces damnés Abeillard, Raymond Lulle, Jean Scott, Guillaume d'Okkam, scolastiques célèbres, déclarés non orthodoxes par sentences de l'Église, et bien d'autres encore que je pourrais ajouter, comme Pierre Valdis ou Amaury de Bène. Comment en eût-il agi autrement si tous ces gens-là étaient des adversaires de Rome et de ses dogmes sacrés ? Voyez-le jeter au gouffre infernal force païens tels que, Tyrésias, Manto, Jason, etc. parce qu'il y trouve son compte, et qu'il fait de ces personnages fabuleux autant de types et de sujets d'allusions ; il est impitoyable pour eux ; agir de même envers

¹ *Subjectum est homo*, dit Dante au Scaliger, et il compare fréquemment Béatrice au soleil, emblème de la raison et de la vérité.

les hérétiques et les schismatiques constatés, les signaler par leur nom serait compromettant ; aussi reste-il muet à leur égard. Mais Mahomet, dira-t-on, figure dans son Enfer : oui, c'est une concession qu'il veut bien faire, le prophète de l'islam est damné, par le très-catholique Dante Alighieri : on verra avec quelle ironie. En même temps, un autre Arabe, un mécréant, obtient de lui une entrée de faveur dans une sorte d'Élysée habité par Homère, Virgile, Platon, tous les grands poètes et les grands philosophes de l'antiquité païenne. Ibn-Roschd, dit Averroès, l'auteur du grand Commentaire, comme il l'appelle, est réuni à Aristote, "le maître de ceux qui savent" ; quand sa doctrine se résume dans ces deux grandes erreurs : l'éternité de la matière et la théorie de l'intellect (E. Renan, p. 81) ; lorsque, scindant la personnalité humaine, il n'admet à l'immortalité que la raison commune de l'humanité éternelle et fait périr avec le corps la raison individuelle (*Ibid.*, p. 119). Philosophe panthéiste et mahométan, c'en était assez, sans doute, pour le vouer au feu éternel ? Non, il est rangé parmi les âmes jouissant d'une demi-béatitude, suspendues, *sospese*, entre le ciel et la terre, c'est déjà quelque chose ; mais pour mettre sa pensée en lumière, il s'avise de béatifier Siger de Brabant, le docteur de la rue du Fouarre qui "réduisait en syllogismes des vérités importunes" pour Rome. Siger dont les écrits portent des traces évidentes d'arabisme, l'un de ces *magistri parisienses*, de ces philosophes averroïstes, en opposition aux *philosophes latins* ou orthodoxes, contre lesquels se déclarait saint Thomas d'Aquin (*Opp.*, T. XVII, p. 104 v^o) et dont nous avons vu les doctrines condamnées en 1277 par l'évêque de Paris (*Voy. Du Boulay*, T. III, p. 398) ; Siger, enfin, cité lui-même, comme hérétique, en 1278, devant l'inquisiteur Simon du Val, siégeant à Saint-Quentin (*Histoire littéraire de la France*, T. XIX, p. 387). Dante fait plus, il met Siger dans son Paradis en compagnie de saint Thomas et, par un raffinement d'ironie, le montre formant la ronde, dans laquelle figure aussi Albert de Cologne, dit le grand, autre adversaire d'Averroès, et tournoyant avec eux dans le meilleur accord¹.

L'averroïsme était condamné par le Saint-Siège, c'en était assez pour que Siger, son représentant, eût place dans le Paradis, et les apparences étaient ménagées, ainsi que les susceptibilités orthodoxes, par l'Élysée païen où le philosophe arabe se trouvait relégué.

Si des Arabes nous passons aux albigeois, on remarquera qu'il ne prononce pas une seule fois leur nom, quoique leur ruine, toute récente alors, eût été marquée par de sanglants désastres. Il se hasarde seulement à y faire allusion par la bouche de saint Pierre ; mais il parle ouvertement des Templiers, rattachés à ces sectaires par leurs initiations secrètes. Pourquoi cette différence ? Le motif en est palpable. La suppression de l'ordre du Temple était une mesure politique, une affaire de discipline ; la destruction des albigeois était une affaire religieuse ; leur condamnation avait été proclamée dans plusieurs Conciles, c'est-à-dire par la voix de l'Église elle-même ; les Templiers avaient été jugés, non par justice, mais par commissaires, et supprimés par une simple bulle, *motu proprio*, non délibérée en Concile, bulle ne déclarant pas d'ailleurs l'hérésie, ce que la politique interdisait de faire, mais s'appuyant seulement sur des infractions à la règle et sur des pratiques condamnables. En élevant la voix en faveur des albigeois, il se serait attaqué ouvertement au dogme, à l'autorité, ce dont il se gardait bien. En déplorant le sort des Templiers, en les signalant comme des victimes de la cupidité et d'une connivence coupable, non comme des martyrs de la foi, il restait dans les limites du temporel ; sachant au mieux, du reste, que les deux causes, celle des Templiers et celle des albigeois, se confondaient, et qu'en défendant l'une il défendait l'autre ; la connexité d'intérêts, de doctrines, de but, était trop bien connue de ses coreligionnaires pour qu'ils eussent à s'y méprendre, et ce qu'il disait était plus que suffisant, ou le voit, pour suppléer à ce qu'il taisait.

Comment se fait-il donc que la grande scène du Purgatoire, placée comme un phare au centre du poème, pour en éclairer l'ensemble, n'ait pas suffi pour révéler à tous le fond de sa pensée, quelque habileté que son génie ait mise à l'entourer de voiles splendides ? Qu'y voyons-nous, en effet ? Béatrice, dont nous connaissons l'essence, c'est-à-dire l'hérésie incarnée, en opposition avec la papauté elle-même, sous la figure de la prostituée apocalyptique ; Béatrice, désignée comme la véritable Église, l'épouse du Christ, *Vieni sponsa de Libano*. Elle nous apparaît sur un char resplendissant, dans lequel il faut bien reconnaître le Saint-Siège, avec tous les attributs de celle dont elle assume le caractère révérent, escortée d'une cour biblique et évangélique, allant jusqu'à proférer les paroles mêmes du Sauveur "Encore un peu vous ne me verrez plus". Elle lui est comparée à plusieurs reprises ; enfin, celui qui a osé la couvrir de ce déguisement sacrilège, ne manque pas à nous dire qu'elle vient de l'Orient. Le démon s'introduit dans ce char ; d'éclatant et d'admirable qu'il était, le voilà soudain transformé. Ce n'est plus qu'un objet monstrueux, dont le regard se détourne avec dégoût. La prostituée s'en empare et s'y pavane insolemment, laissant à Béatrice les vertus théologiques et cardinales, avec tous les livres sacrés de la loi ancienne et nouvelle ; elle s'enfonce dans la forêt des vices de Babylone, confinant au jardin de délices de la Jérusalem céleste, et s'en va se livrer à la fornication avec le bourreau des Templiers. Telle est l'éloquente allégorie que, dans la *Vie Nouvelle*, l'Amour sectaire conseillait à Dante de placer au milieu de ses vers, afin que la signification en fût bien saisie par ceux auxquels il lui importait de se faire entendre.

Après ce coup d'œil rapide jeté sur quelques-uns des personnages de la *Comédie*, examinons un peu le lieu de la scène. Quelle est cette région d'enfer que le poète nomme Dité ? Il n'y a pas moyen de s'y tromper, c'est Florence guelfe. Quel nom assigner à ce gouffre profond où vont s'engloutir les crimes les plus odieux ? C'est encore une cité italienne, qu'il nous fera connaître lui-même à des indications certaines. Son enfer est donc l'Italie, l'*humile Italia*, courbée, selon lui, sous

¹ Nous ne saurions adopter que sous toutes réserves l'opinion de M. Renan, qui voit dans saint Thomas le premier disciple du grand commentateur, en tant que philosophe. Mais, en admettant que telle fût aussi l'opinion de Dante, resterait à expliquer la présence d'Albert qui, selon lui, doit tout à Avicenne, dans cette ronde mystérieuse. Il reconnaîtra, dans tous les cas, que sa confiance dans M. Ozanam l'a complètement abusé, lorsqu'il a attribué à la gratitude du poète pour son ancien professeur la place honorable attribuée à Siger en paradis et à Averroès en enfer (p. 200) ; il aurait pu se rappeler quel cercle d'enfer la reconnaissance de Dante avait assigné à son maître, l'orthodoxe Brunetto Latini.

la domination pontificale, et réduite en frémissant à affecter les dehors de l'humilité catholique, comme l'humble Béatrice de la *Vie Nouvelle*.

Dité est Florence, car le poète ne néglige rien pour nous la faire reconnaître ; il nous signale, en effet, la haute tour, le fort de l'Ancisa sur l'Arno, qui gardait ses approches (J. Villani, liv. IX, c. 45) ; son enceinte de hautes murailles, avec les tours crénelées qui la défendaient ; les feux télégraphiques allumés sur ses remparts et correspondant à ceux des montagnes. Les démons enfermés dans les murs de Dité sont les noirs, qui ont fait exiler le poète et qu'animent contre lui l'Orgueil, l'Envie et l'Avarice, personnifiés dans les trois Furies, "ministres de la reine des pleurs éternels", c'est-à-dire de Rome. L'envoyé de dieu est Henri de Luxembourg, l'empereur Henri VII, sur qui Dante fondait tant d'espérances, dont les Florentins refusèrent de recevoir les délégués et à qui ils fermèrent leurs portes (Sismondi, *Hist. des républ. ital.*, T. IV, p. 314). Dante le compare à un tourbillon ébranlant la forêt, brisant les arbres et les branches, c'est-à-dire les Florentins, emportant les fleurs, *blanches* et *noires*, et surtout les fleurs de lis guelfes, épouvantant les bêtes féroces, panthère, lion et louve, figures du triple élément florentin, français et romain, mettant en fuite les pasteurs avec leurs troupeaux, c'est-à-dire le clergé et ses adhérents (Ch. VIII et IX de l'Enfer).

Le bas-fond de l'enfer n'est pas moins clairement désigné, et les détails topographiques laissent encore moins de doute. Au moment où il vient d'atteindre la région nommée par lui les *malebolge*, qui sont entièrement de *pierre*, mot sur lequel, on le verra trop, il ne cesse de jouer, il jette en avant une comparaison qui reporte la pensée sur le pont Saint-Ange, conduisant de Saint Jean de Latran à Saint-Pierre (ch. XVIII, v. 30) ; de même, en apercevant les géants "exécuteurs de Mars" à l'entour du puits infernal, géants qui figurent les souverains alliés du pontife romain ; il rappelle, dans une autre comparaison, la pomme de pin, qui surmontait alors la coupole de Saint-Pierre (ch. XXI, v. 60). Maintenant voilà qui va mieux préciser les lieux. Dans la dixième et dernière fosse, Dante, qui n'a pas encore donné une seule fois la mesure de ces géhennes funèbres, s'avise de faire dire à Virgile que, dans leur ensemble, elles ont vingt-deux milles de tour (ch. XXIX, v. 9) ; puis, par un damné, que la dernière n'a pas moins de onze milles et demi¹. Or, il se trouve qu'un contemporain de Dante assigne à l'enceinte extérieure des fossés de la ville pontificale vingt-deux milles exactement (Fazio des Uberti, *Dittamondo*, lib. II, cap. 31) et que le dernier écrivain qui ait donné la mesure de ses murailles déclare l'avoir trouvée de onze à douze milles, en mentionnant que celles qui subsistent sont les mêmes que du temps d'Honorius, et qu'il reste des vestiges suffisants dans les parties détruites pour en suivre le contour (Nibbi, *Mura di Roma*, Rome, 1820, p. 235). On remarquera, en outre, que Dante, à l'instant où il apercevait de loin dans l'obscurité les géants se dresser au bord du gouffre, demande à son guide quelle est cette *ville* ? (Enfer, c. XXXI, v. 23) attendu qu'il les prend pour des tours. Il paraît donc bien difficile de supposer que des chiffres si précisément justes et si inutiles assurément, en les supposant sans autre portée, aient été placés là sans dessein, par l'effet du hasard ; loin de là, de toutes les circonstances que nous venons de relever et de bien d'autres encore, qui seront signalées en leur lieu, résulte, pour quiconque les appréciera sans prévention, la certitude que l'intention de Dante a été de désigner la ville de Rome, la résidence des pontifes, la ville éternelle du catholicisme.

C'en est déjà bien assez, sans doute, pour juger de l'esprit dans lequel a été conçu le poème que nous allons analyser, et des sentiments religieux de celui qu'on a voulu faire passer, de nos jours encore, malgré tant de traits de lumière jetés sur sa pensée secrète, pour un des fils les plus fervents de l'Église. Mais il y a des esprits tenaces que des appréciations générales ne sauraient convaincre, pour qui les vérités les plus évidentes ne paraissent démontrées qu'autant qu'on les leur fait voir et toucher. Il nous faut donc, pour les satisfaire, procéder à un examen plus minutieux, et sonder plus en détail des mystères dont les voiles deviennent si transparents lorsqu'une fois on en a la clef.

Il aurait dû suffire d'un coup d'œil intelligent jeté sur l'épître dédicatoire, où Dante indique le but du poème "dans son ensemble et dans chacune de ses parties", pour ne pas se méprendre sur ce qu'il se proposait en traitant de l'homme, *subjectum est homo*. N'y déclare-t-il pas qu'il aspire à "délivrer ceux qui VIVENT dans le monde de leur *misérable état*, pour les conduire à l'état de félicité ? *Finis totius et partis est remove VIVENTES IN HAC VITA DE STATU MISERIAE et perducere ad statum felicitatis*". N'y dit-il pas que ce but est plus ou moins éloigné, *propinquus et remotus* ? Eh bien, ajoutez : selon le temps qu'il faudra à la puissance impériale, aidée de toutes les forces de l'hérésie, pour triompher de celle qui seule est la cause des maux de la terre et l'ennemie de ceux que j'appelle les vivants de cette vie ; vous aurez ainsi complété la pensée du poète, et tout, dans le reste de l'épître, vous prouvera que vous ne l'avez pas dénaturée, car il n'est pas jusqu'à la citation du psaume *In exitu Israel* qui ne vous donne à entendre qu'il s'agit de s'arracher à la servitude d'Égypte.

La *Divine Comédie* est la satire Ménippée du moyen âge, satire tout à la fois politique et religieuse. A la différence de celle qui contribua si puissamment à faire ouvrir les portes de Paris au Béarnais, et qui eut pour auteurs des hommes d'un grand sens pratique joint à beaucoup d'esprit, elle n'a pas amené le triomphe de la ligue anticatholique, en faveur de laquelle elle avait aiguisé ses traits les plus acérés, et pourtant, nul n'oserait le contester, elle fut l'œuvre du génie. Veut-on savoir la cause de cette impuissance ? C'est que l'une s'attaquait aux choses de la terre, l'autre aux choses du ciel, à la révélation divine elle-même, dont l'Église catholique a reçu le dépôt sacré.

¹ *Ibid.*, ch. XXX, v. 88. *Men d'un mezzo di traverso non ci ha*. Dans cette équivoque volontaire, il faut entendre le trait qui sépare transversalement les deux chiffres 1 et 2 dans 1/2 et non pas la traversée de la fosse. Il était important de donner le change en pareille matière.